3 1761 07143127 4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/surlamourdelapat00zamo

Souvenir de la
traductrice
H. C. F. B.
Paris 22 ma
191

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE

Souvenir de la
traductrice
H. C. F. B.
Paris 22 ma
191

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois, en Mars 1914.

SUR L'AMOUR
DE
LA PATRIE

Par la Comtesse ZAMOYSKA

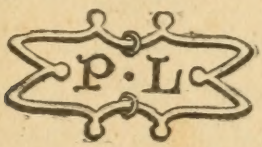
UN EPISODE DE LA PERSÉCUTION DES UNIATES
EN POLOGNE

Par OTTONOWNA

Traduit du polonais par H. C.

AVEC AUTORISATION DES AUTEURS

INTRODUCTION PAR MOREL DE TEINCEY



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

LIBRARY
JUN 9 1966
DK
4381
Z35
1914

INTRODUCTION

Le sujet que traite ce petit livre est une leçon d'expérience, un lumineux exposé des grandeurs et des faiblesses d'un peuple qui fut héroïque et dont les fautes mêmes témoignent de sa fierté. On peut sans s'abaisser reconnaître ses torts quand on les a payés des pires douleurs et qu'ils sont couronnés de l'auréole du martyre.

L'auteur, la Comtesse Zamoyska, est à la fois une héroïne du patriotisme et une grande bienfaitrice de la nation polonaise. Ses réflexions, ses pensées sont l'examen de conscience d'un peuple, examen parfois sévère et rigoureux, où nous pouvons nous voir, nous Français, comme dans un miroir.

Les divisions, les vanités désordonnées, l'absence de discipline, l'affaiblissement des vertus guerrières, la passion du bien-être, de la jouissance et du plaisir mènent infailliblement à la décadence et à la ruine.

Des actes isolés de foi et d'héroïsme ne peuvent plus sauver à certaines heures, mais ils sont là cependant comme des témoins glorieux pour affirmer les vertus impérissables d'une race. La retraite des Dix-mille *ne fut bien qu'une retraite devant un ennemi vainqueur et où périrent la plupart des combattants, et cependant elle reste un de ces grands événements historiques, où l'amour de la patrie, la ténacité dans la souffrance, une inextinguible espérance font d'une poignée d'hommes les types d'une humanité supérieure.*

C'est encore ce côté sublime qui apparaît avec une simplicité farouche dans l'épisode de la persécution des Uniates. Mme Ottonowna nous raconte avec une émotion poignante les tribulations de ces paysans ignorants et cependant si éclairés sur leur foi!

Leurs prêtres étaient mariés comme les popes, et l'on pouvait les égarer dans des subtilités dangereuses pour des esprits frustes, mais fidèles à leur rite uniate et à la communion de Rome, rien ne peut les ébranler, ni les menaces, ni les promesses, ni, enfin, la persécution et la mort. Cette moisson de saints rappelle les plus grands jours du Christianisme.

En 1905, un ukase permit aux Uniates d'embrasser le rite romain. On les vit alors courir en foule dans les églises latines dont les cérémonies sont cependant différentes du rite uniate. C'était donc bien pour l'unité catholique qu'ils avaient sacrifié leur vie.

Cet épisode épique forme le premier chapitre d'une intéressante étude de Mme Ottonowna ; il a paru d'abord dans la Revue générale *de Belgique, nous avons instamment demandé à la traductrice de le faire connaître en France, nous pensons qu'il sera un heureux épilogue aux pages de la Comtesse Zamoyska sur l'amour de la patrie.*

Les œuvres de la Comtesse Zamoyska sont

déjà familières au public. Tout le monde a lu ses entretiens Sur le travail *et* Sur l'éducation, *qui constituent des manuels complets de formation morale, religieuse et pratique. On y trouve toutes les qualités des grands éducateurs, une connaissance profonde de la nature humaine, un jugement sûr allié à une bonté et à une indulgence exquises, des méthodes d'enseignement excellentes, un sens juste et pratique toujours guidé par une rare hauteur d'âme. Beaucoup de ces pensées ont laissé en France une empreinte bienfaisante et profonde.*

Ce petit traité sur l'amour de la patrie *a été écrit avant les entretiens* sur le travail *et* sur l'éducation. *L'auteur ne pensait pas qu'il dût jamais voir le jour. Elle en a permis cependant la publication à la prière de quelques amis qui avaient eu la faveur de lire le manuscrit. Elle écrivait à ce sujet à la traductrice qui a été jusqu'à ce jour la fidèle interprète de sa pensée : « Je cherchais une réponse à des questions qui s'offraient sans cesse à mon esprit : notre pays ne se relèvera-*

t-il jamais? Sommes-nous si garrottés que nous ne puissions plus rien faire pour lui? Avons-nous réellement été assez indignes pour attirer sur nous un châtiment tel qu'aucune nation n'en a connu de pareil? J'ai trouvé en écrivant des réponses à mes questions, réponses qui m'ont apporté la paix et m'ont donné du courage. »

Ce petit livre a eu sept éditions en Pologne; il est traduit ici intégralement avec cette fidélité, cette élégance de plume que nous avons déjà tant appréciées dans les entretiens sur l'éducation *et* sur le travail. *La traductrice joint à un rigoureux esprit d'exactitude, une sincérité émue, qualités qui peuvent rendre une œuvre étrangère sympathique à des Français.*

On a raison de nous montrer ce que souffre une autre nation, pourquoi elle souffre, les remèdes qu'elle a trouvés à cette souffrance. Il y a toujours de grands enseignements à puiser dans l'histoire des peuples : plus d'une question s'offre à nos méditations, des analogies surgissent à

chaque pas, des points de comparaison s'imposent sur ce thème éternel et toujours nouveau : l'amour de la patrie. Vertu essentielle et primordiale, centre et base de toutes nos autres affections, il est le principe d'existence du foyer et de la famille.

MOREL DE TEINCEY

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE

Qui multiplicat gentes et perdit eas et subversas in integrum restituit (Job, xii, 23).

Le Seigneur multiplie les nations, les perd et les rétablit dans leur intégrité.

« Je suis celui qui est », a dit Dieu parlant de lui-même, et parce que, seul, il est Celui qui est, il ne permet point d'adorer d'autres dieux, il est, comme il le dit lui-même, « un Dieu jaloux. »

Aussi faut-il considérer tout ce qui n'est pas inspiré par son amour et tout ce qui ne conduit pas à sa gloire comme vain au point de vue du salut, de l'âme, de l'éternité. S'appuyant sur ce principe, certains pensent que le service de la patrie terrestre n'a rien

de commun avec la conquête de la patrie éternelle, rien de commun avec l'amour et le service de Dieu. Il est impossible de s'aveugler soi-même et de tromper sa conscience d'une manière plus néfaste.

L'amour de Dieu réside dans l'accomplissement de sa volonté, et la volonté de Dieu est exprimée non seulement par les commandements, mais aussi par les circonstances dans lesquelles chacun se trouve placé par Dieu et d'où résultent, pour chacun, des devoirs d'état particuliers. Ces devoirs dépendent de la nationalité, de la situation, de l'âge, de la fortune, de l'éducation, etc.

L'homme appartient, en effet, et avant tout, à Dieu qui, l'ayant créé pour sa gloire, veut qu'il le connaisse, l'aime, le serve fidèlement. Et c'est là, pour chacun, le premier devoir. Mais ce devoir immédiat de servir Dieu se compose d'une quantité de devoirs médiats.

Ainsi, l'homme appartient à une famille à laquelle il doit rendre ce qu'il a reçu d'elle. Par cette famille, il appartient à la société

dont il doit, de par la volonté de Dieu, être un membre utile. Il appartient, enfin, à la patrie qui lui a donné le jour, à la patrie dont il est une parcelle vivante, dont la gloire et le succès dépendent en partie de lui, à la patrie qu'il doit connaître et aimer afin de la servir fidèlement en y développant le royaume de Dieu.

Il faut connaître sa patrie, connaître son histoire, sa langue, ses traits caractéristiques, les conditions de son existence économique, sociale et politique, car cette connaissance de son passé et de son présent, de ses ressources matérielles et morales rend apte à la servir avec intelligence et succès. En fait, les hommes qui ont été élevés surtout au point de vue national sont ordinairement ceux qui servent le plus utilement leur patrie. Nous disons *ordinairement*, car il n'en est pas toujours ainsi. Il y a des natures monstrueuses pour lesquelles cet enseignement reste lettre morte. Il ne les éveille à rien, ne les excite à rien, ni au sentiment de leurs devoirs envers Dieu ni au sentiment

de leurs devoirs envers la patrie. D'autre part, il y a des âmes d'élite qui, avec peu de formation intellectuelle, poussent l'amour de Dieu jusqu'à la sainteté, il y a des cœurs généreux qui, avec une connaissance très bornée de l'histoire nationale, poussent l'amour de la patrie jusqu'à l'héroïsme. Ces exceptions cependant ne sont pas la règle. En principe, il faut connaître son pays et connaître tout ce qui se rapporte à lui pour remplir le devoir d'amour et de service qui lui est dû.

Chaque nation, comme chaque individu, a, dans la pensée divine, sa mission particulière et, en quelque sorte, sa raison d'être particulière. Pour tout pays, comme pour tout individu, c'est une question vitale de comprendre sa mission, de comprendre le devoir qui lui incombe suivant la pensée et la volonté divines ; autrement, il sera infidèle à ce devoir et Dieu le rejettera comme un élément inutile ou contraire.

Nous comprendrons mieux ce que Dieu désire de nous et à quoi il nous appelle si

nous considérons ce qu'il nous a donné, car il ne nous demandera compte que de ce qu'il nous aura donné.

Notre premier devoir est donc de comprendre et d'apprécier les dons accordés par Dieu à notre Pologne, de nous rendre compte de ceux dont nous nous sommes servis à son détriment, de ceux que nous avons gaspillés et qui, pouvant devenir pour nous une force vive, sont encore aujourd'hui inutilisés.

« Les nations sont guérissables », dit l'Écriture Sainte, mais pour nous appliquer effectivement à la guérison de notre pays, il nous faut connaître ses faiblesses et leurs sources. Les connaissant, il faut lutter courageusement contre le mal, travailler à l'amender et, par là, fléchir la miséricorde divine et nous préparer un meilleur avenir. Il faut aussi connaître nos vertus nationales et compter nos forces vives afin de tirer d'elles, pour le pays, le bien qui leur est attaché.

La plupart d'entre nous vivent dans une complète illusion sur ce qui touche notre pays et notre passé.

Parfois nous ne pensons même pas que nous puissions avoir quelque chose à nous reprocher, que nous soyons de quelque manière responsables de notre chute. Il y a peu de temps encore, on parlait de notre « sainte histoire » on nous comparait au Christ innocent, crucifié pour les péchés des autres. Nous parlions souvent de nos souffrances, de nos droits lésés, de la violence qu'on nous avait faite, mais nous ne parlions pas de nos péchés, des causes que nous avions données nous-mêmes à nos malheurs, nous ne voulions connaître ni les uns ni les autres. Et, cependant, c'est là le principal pour nous. « Heureux, disait Urquhart (1), qui peut trouver la cause du mal en lui-même et non dans des raisons indépendantes de lui. » A quoi sert de se plaindre des autres, puisqu'on ne peut les changer et qu'il est impossible d'échapper à leur méchanceté ? Si, au contraire, nous arrivons à découvrir en nous les causes de notre

(1) David URQUHART, homme politique anglais et publiciste militant (1805-1877).

malheur, nous pourrons alors lutter contre un mal dont la guérison, ne serait-ce que dans une certaine mesure, dépendra de nous.

Quelques-uns s'abandonnent à un autre excès. Pour eux, toute la connaissance de l'histoire nationale semble s'appuyer sur une sorte de recherche cynique et de mise en relief de tout ce qui peut détruire le culte du passé. Ils ont une sorte de don pour dépouiller les faits de toute auréole. Ils rappellent les mouches infectieuses qui savent voir et sucer partout le poison, la pourriture et la décomposition afin de les inoculer ensuite à tout ce qu'elles toucheront.

Qu'y a-t-il d'étrange à ce que, sous l'influence de ce venin, plusieurs tombent dans un doute absolument mortel au point de vue national? Suivant eux, il n'existerait plus pour nous aucun secours, aucun espoir, nous ne posséderions plus rien qui puisse nous relever, il ne nous resterait plus rien à faire, il n'y aurait plus, chez nous, rien à admirer, rien dont on puisse tirer profit. Ce

désespoir favorise trop la paresse. Il ne vient pas de l'amour du pays et du zèle à corriger le mal qui nous presse à l'extérieur et s'étend à l'intérieur, il vient plutôt de l'absence de cet amour et de ce zèle. Celui qui se prouve à lui-même qu'il ne peut rien faire, s'affranchit par là de tout effort.

Il en est, enfin, qui commencent à demander s'il ne vaudrait pas mieux abandonner définitivement tout souci de reconquérir l'indépendance nationale, s'il ne vaudrait pas mieux s'assurer une vie tranquille et des carrières lucratives, en entrant dans la pensée des gouvernements spoliateurs et en se ralliant « loyalement » (comme on dit aujourd'hui) aux Russes et aux Allemands.

Ainsi donc, si nous considérons le passé de notre pays, son état actuel, sa triste destinée, la tentation de douter qui nous assiège de tous côtés, nous ne tomberons pas dans la vanité qui, niant le mal, ne nous permet pas de nous en relever ; nous ne nous abandonnerons pas au désespoir qui ne

peut nous conduire qu'à l'égoïste paresse et à l'inaction, et nous ne nous laisserons par leurrer par cette « loyauté » qui, proclamée par nos lèvres, ferait de nous des renégats.

En étudiant notre pays et toutes les affaires qui le touchent, nous apprendrons à l'aimer, et cet amour deviendra l'aiguillon qui nous poussera à le servir de toutes nos forces.

L'amour de la patrie, dans la véritable signification du terme, ne consiste nullement en une sorte de complaisance naturelle pour les coutumes, les habitudes, les mets nationaux, bons ou mauvais, simplement parce qu'on y est habitué. Cette disposition, même quand elle serait très marquée, ne satisfait pas au devoir d'aimer la patrie, de même que la disposition contraire, c'est-à-dire le manque de goût pour les coutumes du pays ne dispense pas des devoirs imposés à chacun par l'amour de la patrie.

L'accomplissement du devoir nécessite des actes et non des sentiments. Les sentiments naturels facilitent ou rendent plus difficile

l'accomplissement du devoir, mais ne peuvent ni le changer, ni nous en dispenser, ni être considérés en eux-mêmes comme l'accomplissement de ce devoir.

La Méditerranée et les sommets des Alpes peuvent plaire plus que les boues de Pinsk, le climat de l'Égypte peut sembler plus agréable que les neiges de la Lithuanie (1) et la coupole de Saint-Pierre plus artistique que le clocher de notre paroisse, mais tout cela ne change rien au devoir de l'amour. Les infirmités des parents ne diminuent pas les devoirs des fils, comme les infirmités de l'enfant ne diminuent pas le devoir des parents. Chacun est à la fois le fils et le père de la patrie et a, pour cette raison, de doubles devoirs envers elle.

Non seulement l'amour de la patrie n'exclut pas, mais il augmente plutôt l'horreur et la douleur devant ce qui peut être contraire au bien du pays.

L'amour de la patrie ne consiste pas à

(1) La Lithuanie a été réunie à la Pologne en 1569.

délirer sur les droits de la nation et à les poétiser, il ne consiste pas en manifestations, en festins patriotiques, en toasts, en bruyants discours, et en impressions attendrissantes.

L'amour de la patrie n'a rien de commun avec l'orgueil national et la vanité, comme l'imaginent ceux qui se font un point d'honneur de rejeter tout ce qui est étranger, même ce qui serait désirable, parce que c'est étranger et qui défendent jusqu'à la dernière extrémité ce qui vient de nous, même quand c'est mauvais, parce que c'est nôtre. La vanité nationale, comme toute vanité, comme tout ce qui découle de la source empoisonnée de l'orgueil, est un défaut mortel, mortel pour tout progrès et toute amélioration. « La bassesse et l'orgueil, a dit Krasinski (1) sont la même vilenie. »

L'amour de la patrie ne consiste pas à haïr ceux auxquels on attribue les désastres nationaux. La haine peut, parfois, détruire ce qu'on hait, mais elle ne peut rien créer,

(1) *Resurrecturis.* KRASINSKI, poète polonais (1812-1859)

rien bâtir. Elle ne guérira aucune blessure, ne réparera aucun tort, n'apportera aucun profit.

L'amour de la patrie est une vertu — une vertu dans l'ordre de la volonté divine puisqu'il résulte du devoir d'état. C'est une vertu civique. Et parce que cet amour est une vertu, il est aussi une force, et parce qu'il est un amour, il est, comme tout amour, créateur.

L'amour a deux buts principaux : il veut posséder l'objet de son affection et il veut se dévouer à lui. Tel est l'amour de Dieu, tel est l'amour de la patrie. L'amour s'identifie avec l'objet aimé ; il souffre de sa souffrance et veut la soulager ; il découvre ses désirs et veut les satisfaire ; il pressent ce qui le menace et veut le défendre ; il voit ce qui lui serait profitable et n'a de repos que lorsqu'il le lui a procuré. Le dévouement est si inséparable de l'amour et émane tellement de lui qu'on ne peut aimer sa patrie sans chercher les moyens de la servir.

Le service de la patrie nous impose le devoir :

1° De respecter et de maintenir dans notre pays ce qui est bon.

2° D'expier et de réformer ce qui est mauvais.

3° De conquérir pour notre pays et d'y introduire ce qui est désirable.

I

IL FAUT RESPECTER ET MAINTENIR DANS NOTRE PAYS CE QUI EST BON

Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo (Job, XIII-15).

Quand Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui.

Notre pays tout entier n'a pas en ce moment de gouvernement qui lui soit propre : il n'a ni armée, ni magistrature, ni écoles qui soient à lui. A chaque instant notre vie religieuse et nationale est garrottée et étouffée. Mais il existe des héritages du passé que les mains des spoliateurs ne peuvent atteindre et qui, si nous les respections nous-mêmes comme nos reliques nationales, resteraient au

cœur de la nation comme les germes d'où pourrait naître, avec le temps, l'indépendance. Ils seraient cette once de levain dont parle l'Évangile et que conserve la bonne ménagère afin de faire lever toute la pâte, ils seraient le charbon ardent qui couve sous la cendre et que le pape Léon XIII nous a dit de conserver fidèlement afin que s'y allume, quand viendra l'heure connue de Dieu, la flamme d'une vie nouvelle (1). Ils seraient enfin les signes auxquels, malgré notre dispersion, nous nous reconnaîtrions les uns les autres.

Ces héritages du passé sont parfois insignifiants en apparence, mais seulement en apparence, car ils nous marquent d'une empreinte nationale particulière et confirment l'unité qui se maintient de l'est à l'ouest, du nord au sud de notre pays, malgré les partages, malgré trois gouvernements différents dont nous sommes sujets. Enfin, à quiconque

(1) « Gardez la foi et l'espérance, comme un feu sous la cendre, jusqu'à l'heure marquée par Dieu. » *Paroles de* Léon XIII *à l'auteur.*

aime, rien ne semble petit dans l'objet de son amour.

Notre langue est belle, très belle. Défendons-la ; efforçons-nous de la posséder parfaitement, respectons ses richesses, prenons soin de lui conserver sa pureté comme un trésor précieux, ne laissons pas tomber en oubli les vieux mots et les anciennes expressions, ne les remplaçons pas par des mots étrangers, ne blessons pas la langue par notre insouciance dans notre manière de parler, faisons tous nos efforts pour parler et écrire correctement.

Notre langue est le trésor le plus facile à garder, et en même temps le plus menacé d'anéantissement. Personne ne nous arrachera notre langue tant que nous nous en soucierons nous-mêmes, travaillons donc à la conserver.

La langue polonaise n'est aujourd'hui d'aucun profit ; elle n'aide pas dans les examens ; on ne l'emploie pas à l'école dans la plus grande partie du pays ; elle est exclue de l'armée, des fonctions publiques et presque

de l'église. On court au plus pressé, on remet de jour en jour l'étude de sa propre langue et, finalement, on la néglige tout à fait. Il ne doit pas en être ainsi.

Par principe, par amour de la patrie, par attachement à la langue maternelle, ne parlons pas ensemble des langues étrangères quand nous pouvons employer la nôtre, à moins que ce ne soit par exception, par moments, pour nous instruire et nous exercer. Les mots et les expressions propres à notre langue maternelle ne nous viennent, parfois, pas immédiatement à la mémoire, il faut les chercher et n'avoir pas de repos qu'on ne les ait trouvés. L'amour et le service du pays exigent cela de nous.

Il n'y a pas au monde de peuple qui traite aussi légèrement que nous ce qui lui est propre, et rende plus d'hommages à ce qui est étranger. Nous seuls sommes arrivés à ce ridicule d'écrire et de causer entre nous dans des langues étrangères que souvent nous déformons au lieu d'écrire et de parler notre langue dont nous pourrions nous servir

correctement. Cette habitude qui n'est, en apparence, que ridicule est en réalité une injure sanglante à l'esprit national, puisqu'elle trahit soit le dédain, soit l'ignorance de la langue nationale.

Il faut savoir cette langue à fond. Il en faut pénétrer les mystères, les propriétés, les richesses, il faut la manier non seulement avec facilité et savamment, mais encore avec élégance. Il faut en approfondir l'esprit de manière à parler à ses compatriotes une langue qui soit vraiment la leur, non seulement au point de vue de l'étymologie, mais au point de vue de l'esprit.

Napoléon voulant, en Égypte, pousser l'armée à des actes héroïques, lui dit dans sa proclamation que, du haut des Pyramides, quarante siècles la contemplaient. — Il parla bien, puisqu'il obtint ce qu'il désirait. — Nelson, avant la bataille navale de Trafalgar, dit seulement : « L'Angleterre attend que chacun fasse son devoir. » — Il parla bien, puisqu'il obtint ce qu'il désirait. — Le colonel Slubicki racontait que dans le 4me régiment

d'infanterie qui montra tant d'héroïsme en 1831 (1), on entendait avant chaque combat et sous le feu des canons s'échapper de toutes les lèvres et courir, comme le murmure du vent dans les feuilles, les paroles de l'*Ave Maria* soupirées vers la Reine de la Pologne. « Nous n'aurions pu charger sans cette prière sur les lèvres, disait le colonel, pas plus que nous n'aurions pu charger sans nos armes à la main. » Dès les temps les plus anciens, les escadrons polonais allaient au combat en chantant le « *Boga rodzica* (2) » et c'est au cri de « Au nom de Dieu ! Jésus ! Marie ! » que nos chefs leur faisaient forcer les retranchements ennemis.

Ces trois exemples nous montrent éloquemment que l'empereur Napoléon, l'amiral Nelson et nos chefs polonais savaient employer comme il le fallait la langue nationale. Ils

(1) Pendant le soulèvement de la Pologne. L'insurrection éclata à la fin de novembre 1830 et « tint pendant dix mois « l'Europe haletante sous l'émotion de ses terribles péripéties. » MONTALEMBERT. N. D. T.

(2) *Boga Rodzica*, hymne attribué à St Adalbert (958-997) N. D. T.

savaient exciter, le premier, l'amour de la gloire ; le second, le sentiment du devoir ; les derniers, le cœur et la foi. Leur but était le même, le triomphe sur l'ennemi par le sacrifice de la vie, mais les mots employés pour incliner les hommes à ce sacrifice étaient aussi différents que la nationalité et le caractère des trois armées. Il faut faire grande attention à cette nécessité de connaître parfaitement l'esprit de sa langue. En effet, la connaissance la plus exacte et la plus profonde de l'état et des besoins du pays, le plus ardent amour de ce pays avec la volonté de le servir se brisent comme sur un écueil si on ne sait parler aux siens à leur manière afin d'être facilement compris, afin de conquérir les intelligences, de subjuguer les cœurs, de soumettre les volontés.

Le général Zamoyski (1) remarquait qu'on

(1) Le général Zamoyski (1803-1868). Cf. *Le comte Ladislas Zamoyski*, par Ch. de Montalembert *(Correspondant du 25 janvier 1868)*. « Son caractère l'a toujours élevé encore « plus que sa carrière au-dessus du commun des hommes. « Nul ne pouvait le voir sans éprouver un respect étonné « devant une force d'âme aussi résolue, devant cette patience

reproche à tort aux Polonais l'indiscipline, l'insubordination, l'inaptitude à obéir. « Ce qui nous perd, disait-il, n'est pas que personne chez nous ne veut écouter, c'est que personne ne sait commander. »

Ce défaut a deux causes : il découle en partie de la faiblesse de caractère, mais aussi de l'ignorance des moyens propres à dominer les cœurs et les volontés. Et d'où vient cette ignorance ? De ce que l'éducation, hélas ! est chez nous non seulement étrangère mais triplement étrangère, de sorte que la difficulté de se comprendre pour des compatriotes originaires des différentes parties de la Pologne augmente et augmentera toujours, tant que nous n'opposerons pas à ces influences étrangères les influences du foyer domestique, de la langue et de l'histoire nationales. Les hommes élevés par des étrangers dans des pensées et des idées étrangères ne savent comment parler à leurs compatriotes. Souvent

« que rien ne démentait jamais, devant ce singulier mélange « d'héroïsme et de douceur, devant cette loyauté bienveillante, « cette sérénité souveraine, cette indulgente droiture. » N. D. T.

ils usent leurs forces et se brisent avant de l'avoir appris et ils meurent avant d'avoir pu faire sentir leur action d'une manière efficace. Quelquefois les Polonais voudraient s'adresser à leurs compatriotes avec les paroles de Napoléon ou de Nelson et cela ne peut réussir. Il faut frapper les touches d'un piano autrement que celles d'un orgue pour en tirer le son qui leur est propre. Il faut parler autrement au poète qu'au négociant, autrement au laboureur qu'au soldat ; il faut parler au Polonais autrement qu'à l'Allemand ou à l'Espagnol si l'on veut obtenir de lui qu'il consacre à une cause donnée les facultés qui lui sont propres.

Il ne s'agit pas ici de l'influence que peuvent exercer des supérieurs sur leurs inférieurs, des individus plus doués sous le rapport de l'éducation, de la situation ou de la fortune sur ceux qui le sont moins, mais il s'agit de l'influence que doivent exercer l'un sur l'autre des frères, des collègues, des camarades, des voisins, qu'ils habitent une chaumière, une maison ou un palais : « Dieu

a donné à chacun charge de son prochain », dit l'Ecclésiastique (1). Par conséquent, chacun doit attirer son prochain vers ce qui peut servir à relever la généralité.

Parmi les dispositions propres à relever notre nation, il en est aussi de négatives, mais l'intelligence consiste justement à tirer profit de ce qu'on ne peut ni éviter ni transformer. Il y a dans notre caractère national un certain élan qu'il faut apprécier et dont on doit user au profit de la patrie. C'est de nous surtout qu'on peut dire : Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Le fer de notre volonté s'échauffe aussi facilement qu'il s'attiédit. S'il s'éteint facilement, c'est notre faute ; cela vient d'un manque de persévérance contre lequel il nous faut lutter. Mais grâce à cette facilité à s'enflammer, ainsi que l'amadou contre la pierre qui sous le choc donne une étincelle et allume une torche, on peut, pourvu qu'on touche habilement certaines fibres des cœurs polonais, les exciter

(1) XVII, 12.

en un clin d'œil aux plus nobles actions.

Il serait vain de prouver que la disposition contraire vaudrait mieux. Il est difficile de changer complètement et tout d'abord les tendances nationales, surtout défectueuses. Nous devons travailler à amender ce qui n'est pas bon dans cette disposition, mais nous efforcer, tant qu'elle existera parmi nous, de la faire tourner au profit de la cause nationale. « Lorsque la cavalerie commence à plier sous le feu et qu'on peut craindre qu'elle n'abandonne le terrain, disait le général Zamoyski, il faut commander la charge au galop, sans donner le temps de la réflexion et personne n'abandonnera le champ de bataille. » Souvenons-nous de cela et, quand nous ne pouvons obtenir de nos compatriotes la persévérance en ce qui est indispensable, en ce qui est leur devoir, excitons-les à ce qui est héroïque, à ce qui demande un courage extraordinaire et parfois nous obtiendrons, dans un seul moment de noble ardeur, ce à quoi une vertu ordinaire n'aurait pas suffi.

Cette impressionnabilité de notre caractère

national est accompagnée d'une grande inconstance et d'une grande mobilité. Le Polonais oublie facilement les offenses. Il n'est pas vindicatif, il blâme et néglige aujourd'hui ce qu'il admirait hier, et, inversement, ce qui hier lui semblait haïssable peut-être aujourd'hui lui plaira. Il ne faut donc pas considérer comme perdu ce qui n'est pas tout d'abord compris et accepté, puisque ce qui ne convenait pas hier peut parfaitement réussir aujourd'hui.

Si on veut servir son pays, il faut entraîner les autres à le servir, il faut conquérir leur bonne volonté, leurs bonnes intentions, car celui qui est seul ne peut rien. De plus, le service du pays consiste principalement en ce qu'on fait pour les siens, par les siens, au milieu des siens. Ainsi, sans nous cantonner dans nos manières de penser, efforçons-nous d'user, à condition qu'ils n'aient rien de coupable, des moyens et des ressources par lesquels nous arriverons le mieux à obtenir la participation ou tout au moins la bonne volonté de nos compatriotes. Sans flatter

aucun vice, nous profiterons de ce qui est propre à notre caractère national, pour créer en lui ce qui lui manque.

« On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre », disait Saint François de Sales. C'est par le miel, et non par le vinaigre, que les hommes se laissent attirer à ce qui leur est profitable. On ne peut les diriger que d'une manière correspondant à leur caractère.

En parlant de ce qu'il convient de respecter dans notre pays, nous devons fortement appuyer sur le respect et la conservation de la terre, de cette terre qu'on appelle, si justement, patrimoine. La patrie est faite des patrimoines. Respectons chaque parcelle de cette terre héritée de nos pères, ne la laissons pas tomber en des mains étrangères et ennemies ; sauvons ce qui est menacé. Comment nos paysans arriveront-ils à conserver leur fidélité à cette pauvre patrie, si ceux qui devraient leur enseigner cette fidélité leur donnent l'exemple de la trahison et de la désertion ?

Nous reprochons à nos pères Targowitz (1) ; nous proclamons qu'ils ont vendu la patrie, qu'ils l'ont trahie. Mais en vendant ne fut-ce que quelques pouces de terre à nos ennemis, ne commettons-nous pas le même crime, à l'échelle qui nous reste aujourd'hui? Chaque fois qu'un morceau de terre passe en des mains étrangères, non amies, une brèche s'ouvre par laquelle cet élément ennemi fait pénétrer chez nous la décomposition.

Ce n'est pas assez de posséder la terre, car elle devient une meule suspendue au cou de celui qui ne la fait pas valoir intelligemment.

La terre est un trésor contenant les richesses les plus variées, et il importe justement de savoir connaître ces richesses, de les apprécier comme il convient, et de les employer avec avantage. Connaissons donc et respectons ce que produit notre terre maternelle : le bétail, les chevaux, les oiseaux, les poissons, le gibier, les herbes, les fleurs,

(1) Targowitz, ville où fut formée, en 1792, une confédération de seigneurs polonais partisans de la Russie, confédération qui amena le second partage de la Pologne. N. D. T.

les arbres. Si les produits et les animaux venant de l'étranger nous semblent meilleurs que les nôtres, c'est probablement parce qu'ils sont plus soignés, mieux élevés, mieux nourris. Quand les soins se répètent pendant plusieurs générations, il en résulte que les espèces et les variétés s'améliorent et arrivent à une grande perfection. Si nous faisions pour nos chevaux, pour notre bétail, pour nos troupeaux, notre volaille, nos fruits, nos légumes tout ce que font les étrangers auxquels nous achetons leurs espèces, nous arriverions à d'aussi bons résultats qu'eux, peut-être même à de meilleurs.

Y a-t-il au monde des chevaux plus résistants que les nôtres, et parcourant chaque jour autant d'espace en si peu de temps ? Ils trottent pendant des heures et sont toujours prêts à continuer leur route. Ils semblent, comme disait Gaszynski (1), poursuivre le vent. Qu'on parcoure les écuries anglaises, qu'on remarque le soin, la propreté qui y

(1) Gaszynski, poète polonais, ami de Victor de Laprade, né en 1808, mort en France, en 1866. N. D. T.

règnent, le salaire donné à des palefreniers et à des maréchaux-ferrants capables, et que l'on compare avec ce qui se fait pour nos chevaux, que l'on constate à quelles mains ignorantes, insouciantes ils sont confiés, et on pourra d'autant mieux apprécier leurs rares qualités.

Y a-t-il au monde des vaches qui, avec de si misérables pâturages, donnent comparativement autant de lait? Que l'on visite les étables hollandaises, que l'on remarque comment les vaches sont nourries, soignées, comme on les abrite des courants d'air quand elles viennent de vêler, comme on baisse la voix près d'elles, afin de ne pas les empêcher de ruminer, comme on les caresse et on leur parle avant de les traire pour qu'elles ne retiennent pas leur lait. Et que l'on regarde ensuite ce qui se passe en Pologne, comme on crie après le bétail, comme on le rudoie, comme on lui donne des coups de poings, comme on le bouscule et on le bat. On pourra ainsi se rendre compte de ce que valent nos vaches.

Y a-t-il au monde des troupeaux plus féconds et plus résistants que les nôtres? Y a-t-il des poules plus intelligentes et plus adroites à découvrir elles-mêmes leur nourriture sans que personne s'occupe d'elles? Quiconque verrait les porcheries et les poulaillers étrangers comprendrait que nos espèces, relativement à ce qu'on fait pour elles, sont cent fois plus productives.

Si nous savions profiter de leurs qualités en prenant d'elles les soins convenables, qui sait à quels résultats nous pourrions arriver? Mais nous préférons ce qui est déjà prêt et nous aimons mieux faire venir, à grands frais, des espèces étrangères que prendre la peine d'améliorer les nôtres. Évidemment il ne s'agit pas ici d'exclure l'achat à l'étranger de ce qui peut apporter à notre pays un véritable profit et contribuer à une plus rapide amélioration des espèces nationales.

Les mêmes remarques s'appliquent à toute l'économie domestique, aux poissons, aux oiseaux, au gibier, aux ruchers : respectons-les, ne permettons pas que, par manque

d'intelligence dans l'élevage, les espèces s'épuisent, s'atrophient. Ne laissons pas dépérir ce qui constitue le bien-être, la fortune, la richesse de la nation.

Il faut connaître ce que notre terre produit d'elle-même ; il faut l'apprécier, en user sagement et l'améliorer. Et combien cette terre possède de trésors dont nous ignorons même les noms. Combien de plantes, de simples et même d'herbes qu'on appelle mauvaises deviennent souvent à l'étranger un objet de commerce, tandis qu'elles périssent misérablement chez nous, parce que nous ne connaissons pas leur valeur.

En examinant ici les manifestations de notre vie nationale, manifestations qui ont en même temps une influence directe sur cette vie, nous ne pouvons passer sous silence les beaux-arts.

Il existe peu de traces d'un art vraiment polonais. On a tout imité chez nous, l'Orient et l'Occident, l'Italie, la France, l'Allemagne et même la Perse. Mais qui pourrait dire si c'est l'art qui n'a pas répondu à notre attente

ou si c'est nous qui n'avons pas répondu à la sienne en perdant tout ce qui nous était propre par notre imitation de tout ce qui était étranger? En effet, les aptitudes artistiques ne manquent pas chez nous. Nous n'avons pas eu d'école nationale de peinture, de sculpture, de musique, mais nous avons des artistes remarquables. Pourquoi donc n'avons-nous pas eu notre art particulier? Peut-être parce que nous avons été chercher l'inspiration à l'étranger, de seconde main, et non chez nous, peut-être parce que nous avons été esclaves des idées étrangères.

Il y a eu, cependant, sous ce rapport, un véritable et heureux revirement.

Pour la musique, par exemple, Chopin et Moniuszko ont usé très savamment de leur génie pour mettre à profit les plus infimes airs nationaux et y chercher une inspiration pour leurs chefs-d'œuvre. Combien leur exemple nous montre éloquemment ce que nous devons respecter dans notre pays!

Respectons aussi les plus petits souvenirs et les débris d'un passé qui n'est plus, ne les

gaspillons pas, ne les traitons pas légèrement. Comme autrefois le peuple israélite avait une Arche d'alliance dans laquelle il conservait les objets sacrés, ainsi chaque maison polonaise doit avoir son trésor de souvenirs de famille et de souvenirs nationaux : des portraits, des autographes, des armes, des livres, des vêtements, des meubles, même les plus ordinaires, pourvu qu'ils parlent du passé et nous relient à lui comme par un fil.

Respectons nos costumes nationaux. S'il est difficile d'y revenir là où l'usage en est perdu, on ne saurait trop les défendre de l'abandon là où ils existent encore. Il faut, par conséquent, empêcher autant qu'on le peut, les paysans de les quitter, car ces costumes donnent une empreinte particulière à tout le pays, et si nous voulons conserver cette empreinte, il faut y penser toujours.

La stabilité des habitudes, qui donne un caractère aux individus, établit aussi des différences entre les nations.

Un de nos pieux usages nationaux se

retrouve dans la manière de se saluer, de se dire adieu ou de se souhaiter une bonne santé lorsqu'on se rencontre, ainsi que dans la manière de remercier pour un service rendu. Peut-on imaginer meilleur salut que le salut polonais : « Que Jésus-Christ soit loué » ? Faut-il le changer pour « bonjour » et « bonsoir » qui ne signifient rien ? Et notre « Dieu vous le rende » à qui nous rend un service, n'est-il pas plus beau que « Je vous remercie », quand bien même on ajouterait « cent fois » (1) ?

Combien il existe chez nous de beaux rites, par exemple, celui de louer le Christ en allumant ou en apportant de la lumière, en souvenir du triomphe du Christ sur Satan, prince des ténèbres ; celui d'attacher du sel, du pain et de l'or aux guirlandes des mariées pour avertir les nouveaux époux, et en particulier la jeune femme, de ce qu'il faut de sagesse, de travail et d'économie pour ne pas

(1) Dans quelques endroits on transforme le pieux « A Dieu » français en disant à l'allemande « Atié ». Pourquoi ne pas dire, suivant notre habitude polonaise, « Soyez avec Dieu. » — « Allez avec Dieu. » ?

manquer, dans le ménage, des choses les plus nécessaires.

Il est beau, à Noël, de commencer dès que paraît la première étoile, à veiller dans une salle parsemée de foin en souvenir de la crèche de Bethléem ; il est beau de partager, alors, le pain azyme en se souhaitant d'heureuses fêtes ; il est beau de faire entrer le prêtre chez soi en ce jour, de chanter des noëls, de faire des crèches qui devraient, autant que possible, être l'ouvrage des enfants ; il est beau de célébrer la Cène le jeudi saint, comme en Lithuanie. Il est beau de faire à Pâques un repas bénit et d'ouvrir alors sa maison à tous, riches et pauvres, pour qu'ils se félicitent réciproquement de la résurrection du Sauveur. Cependant, il ne faut pas tomber dans l'abus et tant travailler pour organiser ce repas qu'on supprime de la semaine sainte tous les exercices de piété. Il est beau de faire bénir des cierges et des guirlandes ainsi que les moissons et les fruits, d'enterrer un évangile aux quatre coins d'un champ, de faire bénir les maisons, de les

blanchir et de les orner de verdure à certaines fêtes. C'est aussi sage au point de vue de la piété qu'à celui de la salubrité.

Ne serait-ce pas un péché contre la patrie de ne pas respecter ces héritages du passé, quand il nous reste déjà si peu de choses véritablement nôtres à vénérer ?

Il n'est pas moins important de maintenir l'habitude de chanter dans les églises les Petites Heures et les Lamentations en langue vulgaire. Cet usage supplée salutairement à l'insuffisance de l'enseignement du catéchisme et conserve en même temps les plus anciens monuments de la langue polonaise.

Notre-Seigneur promet de confier de grandes choses à celui qui sera fidèle dans les petites. Si nous apprécions les moindres dons et nous en servons, nous en obtiendrons de plus grands, d'autant plus que le Christ nous a dit : « On donnera à celui qui a déjà « et il sera dans l'abondance et pour celui « qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il « a. » (1)

(1) S. Luc, xix-26.

En effet, le fleuve va vers la mer, le talent vers les talents, la richesse vers les riches. Dans le monde moral comme dans le monde matériel, il y a une sorte de loi de la pesanteur, une sorte de force qui attire vers elle les choses de même nature. Et le résultat s'accroît et se multiplie en vertu même de son propre accroissement. Il y a aussi, en cela, une stricte justice ; les peuples, comme les hommes, pris à part, ne sont riches qu'en ce qu'ils savent apprécier et seulement autant qu'ils apprécient et ne dissipent pas leurs richesses.

On raconte que l'immense fortune du banquier Péreire fut due à une épingle. Il avait en vain demandé un emploi au banquier Lafitte qui, de sa fenêtre, le regardait sortir et le vit ramasser une épingle. Lafitte fit aussitôt rappeler Péreire et lui confia le poste qu'il venait de lui refuser. Il pensait que celui qui ne dédaignait pas une épingle, ne dilapiderait pas des millions et saurait les faire fructifier.

Si nous voulons reconquérir une patrie

libre, puissante, indépendante, n'hésitons pas à nous courber vers la terre, ne serait-ce que pour une épingle, si cette épingle est une partie de notre fortune nationale ou peut servir à l'augmenter. Et Dieu permettra que les paroles du Christ s'accomplissent pour nous et que, par notre souci de tout ce qui est national, même lorsque c'est infime, nous méritions d'obtenir le grand bien temporel qui nous serait le plus cher.

II

Il faut expier et réformer ce qui est mauvais dans notre pays.

> En vain tu cultiveras ton champ si tu n'as pas d'ordre dans ta maison. *(Dicton polonais).*

L'amour de la patrie nous impose avec l'estime et le respect de ce qui est bon, le désir de connaître et de réformer ce qui est mauvais, en même temps que d'expier les fautes du passé.

La réforme du mal et la pénitence sont inséparables : il n'existe pas de meilleure pénitence que de réformer le mal, et cette réforme est, en elle-même, une pénitence.

Pour nous, l'une et l'autre sont également

indispensables. Tous nos soins pour corriger le mal n'aboutiront à rien si nous n'arrivons pas à fléchir Dieu par la pénitence. Et, de son côté, la pénitence n'aboutira à rien, si l'amendement ne l'accompagne pas.

Quelques-uns disent que nous avons perdu notre pays par notre indiscipline, notre licence, notre jalousie et notre désunion ; d'autres pensent que nous l'avons perdu par le luxe et la débauche, que nous l'avons « joué » et que nous l'avons « bu ».

Il est difficile de dire lequel de ces défauts a été surtout cause de nos malheurs, mais il est certain que toutes les fautes ont trois sources principales : l'orgueil, la paresse et la sensualité. Ces péchés, cependant, ne sont pas exclusivement polonais, pourquoi donc ont-ils été, pour nous, plus meurtriers que pour les autres nations ?

La réponse à cette question est très importante pour nous ; elle est vitale.

Le catéchisme, en nous enseignant les vertus à l'aide desquelles chaque nation, comme chaque individu, peut vaincre dans

la lutte contre les passions, met au premier rang les vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité, et ensuite les vertus cardinales : la prudence, la justice, la tempérance et la force.

En ce qui concerne la foi, l'espérance et l'amour, qui forment en quelque sorte le code qui régit nos devoirs envers Dieu, il semble que non seulement nous ne sommes pas inférieurs aux autres nations, mais que nous nous sommes même relativement élevés plus haut qu'elles. La foi ne s'est jamais éteinte chez nous et n'y a jamais été persécutée par nous. L'espérance doit être extraordinairement forte puisque, au milieu de tant de souffrances, nous ne tombons pas dans un profond désespoir (1).

On pourrait moins garantir la charité si la charité consiste, selon les paroles du Christ, à accomplir la volonté de Dieu, et, cependant, même la charité, jusqu'à un certain degré, ne

1. « O Seigneur, ce que nous te demandons, ce n'est pas « l'espérance, — elle croît parmi nous comme une fleur... » KRASINSKI. *Psaumes de l'avenir*. N. D. T.

nous manque pas. Comment s'expliquerait-on autrement qu'avec un enseignement de la foi aussi insuffisant, nous soyons si attachés à l'Église, à Dieu, à sa sainte Mère, aux saints et aux cérémonies liturgiques ? Comment expliquerait-on autrement ces jeûnes, ces pèlerinages, ces offices prolongés, cette patience extraordinaire dans les églises, ces communions à des heures si tardives ?

La foi est certainement la première cause de tout cela, mais la foi sans la charité ne ferait pas ce qu'elle n'ordonne pas elle-même ; l'amour seul peut inspirer tant de sacrifices. Ce n'est donc point dans le manque de foi, d'espérance et de charité, dans l'absence de ces vertus, c'est-à-dire de la base de nos rapports avec Dieu, que se trouve la cause de notre chute : cette cause réside plutôt dans le manque des vertus cardinales : la prudence, la justice, la tempérance et la force qui, elles, sont la base de nos rapports sociaux.

Pour examiner nos fautes contre ces vertus,

il ne s'agit pas de voir si nous avons plus péché contre elles que d'autres peuples, et si la majorité, ou seulement un petit nombre de nos compatriotes y manquait, ce qui aurait cependant son importance, il s'agit surtout de se rendre compte de l'état général intellectuel et spirituel de notre société sous le rapport de ces quatre vertus appelées avec raison fondamentales. Il s'agit de voir si les péchés contre ces vertus étaient considérés comme des vices, ou s'ils s'étaient conquis parmi nous une sorte de droit de cité, si on les condamnait ou si on les flattait, s'ils résultaient de la faiblesse et de la fragilité de quelques personnalités seulement, ou du jugement et de la conscience faussés du plus grand nombre.

Quand nous contemplons sans parti pris notre histoire et nos usages, nous devons avouer que certains péchés semblaient chez nous passés en principe, en règle, et que les vertus contraires non seulement y étaient l'exception mais s'attiraient même un certain mépris.

Lorsque le vice éveille une sorte d'estime, il arrive que, par égard pour ce vice, on pardonne au vicieux (1). Quel était, par exemple, l'état des choses chez nous sous le rapport de la tempérance, en ce qui concernait la boisson, la nourriture, les amusements, et en général, la satisfaction des sens ?

Quelles sont les œuvres d'art indiquant nos usages nationaux dont les échantillons sont le plus nombreux ? Des coupes d'argent, d'or, de cristal, sculptées, ciselées, forgées, émaillées, de toute grandeur, de toute espèce, de toute forme. Il en existait même qu'on ne pouvait placer sur la table avant de les avoir vidées jusqu'au fond.

Appréciait-on la sobriété, ou, au contraire, la méprisait-on ? Celui qui buvait avec mesure s'attirait-il plus d'estime que celui qui savait avaler d'un seul trait une grande quantité de vin ? Qu'achetait-on d'avance pour fêter la naissance d'un nouveau-né ?

(1) « L'homme n'est pas éloigné des vices dont la peinture lui plaît », a dit ARISTOTE.

Du vin, un tonneau, deux ou dix suivant ses moyens. Que mettait-on sur les lèvres de l'enfant, avant même de le baptiser, comme une garantie de sa force future ? Quelques gouttes de vin. On disait qu'il fallait se raser la tête pour que pussent plus facilement passer les fumées du vin. Aller chez quelqu'un sans y boire était considéré comme une impolitesse. Recevoir un hôte chez soi, sans le forcer à boire, était un manque d'hospitalité. S'excuser de ne pas boire sous un prétexte quelconque passait pour faiblesse de femme sinon pour manque de polonisme. Il n'y avait ni baptême, ni mariage, ni contrats sans festin, ni même d'enterrement sans un repas qui était une véritable orgie. Ce n'était pas celui qui pouvait accomplir beaucoup de travail intellectuel, mais celui qui pouvait supporter le plus de boisson qui avait la réputation d'avoir « une forte tête ». La mesure du pot était la mesure du courage et de la vaillance.

La vigne ne poussant pas chez nous, on ne l'y cultivait pas, et cependant on dépen-

sait plus pour le vin et on en buvait plus en Pologne que partout ailleurs.

Et que devenait la tempérance sous le rapport de la nourriture ? Le seul mot « *prynuka* » nous permet de l'imaginer suffisamment. Cette expression n'est pas en réalité d'origine polonaise, mais elle ne se serait pas ainsi acclimatée chez nous si elle n'avait pas répondu à nos goûts. Sans » *prynuka* », c'est-à-dire sans « contrainte », si l'on ne forçait pas les gens à manger, l'hospitalité qu'on appelait « polonaise » n'existait pas.

A vrai dire cette violence que les Polonais faisaient à leurs hôtes venait surtout de leur bon cœur. Ils étaient heureux d'offrir tout ce qu'ils possédaient. Mais combien il est regrettable que cette générosité et ce cœur aient surtout cherché à se contenter en mangeant, buvant et s'amusant.

Et que dire de la danse pour laquelle les Polonais ont une si grande inclination ? On pourrait tomber dans la stupeur en voyant que tant de désastres nationaux et particu-

liers, tant de confiscations, de séquestres, d'exils temporaires ou définitifs, que les emprisonnements dans les citadelles, la Sibérie, le knout, les fers et la potence n'ont pas émoussé en nous cette folle envie de sauter.

Notre inclination à la danse et la facilité avec laquelle nous oublions le tort qu'on nous a fait, proviennent-elles de ce que nous sommes encore des enfants au point de vue national ? Plût à Dieu, car de cela on peut se corriger. Tout ceci ne démontre-t-il pas plutôt que nous sommes d'une si incroyable légèreté que tout passe sur nous sans laisser de traces ? Ou bien est-ce que par égard pour les malheurs qui devaient nous atteindre, la Providence nous a doués d'une vitalité si extraordinaire que lorsqu'on assure que nous n'existons plus et que nous sommes définitivement vaincus, au premier son du « mazur » (1) nous nous élançons à la danse comme si nous n'avions jamais connu de

(1) Danse nationale, originaire de la Mazovie, province de l'ancienne Pologne. N. D. T.

meurtrissures sur notre dos et de corde à notre cou.

Quoi qu'il en soit, que ceci témoigne en bien ou en mal de notre caractère national, puisque celui-ci est tel et ne peut changer facilement, il faut au moins en tirer un profit pour notre malheureux pays. Qui peut danser n'est pas mort, mais vit et peut aussi travailler, surtout si, comme on le voit chez nous et uniquement chez nous, il peut danser jusqu'au jour deux, trois et même huit fois de suite. Ceci montre de quoi nous sommes capables, sous l'influence de certains sentiments.

Les Arabes appellent « fantazia » tous les exercices d'adresse qu'ils accomplissent à cheval et cette expression de « fantazia » signifie chez eux à la fois dextérité, gaîté et vaillance chevaleresque. Si nous savions faire servir notre « fantazia » polonaise à quelque chose de plus profitable au pays que la danse, que de bons effets en résulteraient !

Il s'agit non de ne pas danser du tout, mais de diriger aussi vers des buts plus

graves les forces, l'élan et la ténacité employés à la danse.

Que dire encore du luxe de nos vêtements et de notre prodigalité dans notre manière de vivre ?

« Le gentilhomme dans son enclos est l'égal du palatin », dit un proverbe polonais qui dépeint parfaitement notre caractère. Chacun pense qu'il peut et que, par conséquent, il doit égaler celui qui est plus riche que lui. On ne pense pas le moins du monde à la fable de la grenouille qui éclate pour avoir voulu atteindre aux proportions du bœuf. Combien de fortunes ont été détruites et ont passé en des mains étrangères par suite de cette habitude de s'enfler outre mesure ?

Si l'orgueil allait de pair avec l'intempérance quand il s'agissait de boire et de festoyer, il faut encore accuser l'orgueil ainsi que le manque de courage à propos du luxe des vêtements, des attelages, de l'argenterie dans lequel se trahit notre goût oriental pour la magnificence. Ce qu'on a vu chez

d'autres semble à chacun indispensable à son propre bonheur. Il suffit d'une pelisse de zibeline dans le voisinage pour que tout le monde rêve de zibeline jour et nuit. Il suffit d'un bel attelage à quatre pour qu'il semble à tous pénible de se faire traîner seulement par deux chevaux. Qu'est-ce donc lorsqu'on n'est traîné que par un seul cheval, comme il arrive en France et en Angleterre à des personnes ayant beaucoup de fortune?

La vanité, l'orgueil et le défaut de courage dévorent les fortunes polonaises plus encore, peut-être, que l'intempérance et les festins. Nous préférons parfois tout perdre et tomber dans la misère plutôt que d'avouer que nous ne pouvons vivre avec le luxe que d'autres se permettent sans dommage. Chacun voudrait être l'égal du « palatin » même en perdant l' « enclos » qui lui donne à cela un prétendu droit et chacun oublie que les hommes, comme les chiffres, n'ont leur valeur réelle qu'autant qu'ils sont à leur place.

Il existe chez nous, sans parler de quelques autres défauts très dangereux, un défaut qui,

comme la rouille sur le fer, contribue à détruire la trempe de l'âme et du courage : c'est la mollesse, l'effémination de la vie. Elle nous fait dissiper notre temps, nos forces, notre travail, nos ressources, nos aptitudes et contribue à créer la paresse qui ne nous permet pas de nous relever, même alors que nous le pourrions.

A cela, il y a deux causes principales : notre situation géographique et notre situation politique. Notre pays est le point de contact du monde oriental et du monde occidental et, en quelque sorte, le terrain où luttent deux courants opposés. Ainsi s'expliquent d'étranges contradictions : par la manière de penser, les idées, nous sommes occidentaux, mais par les mœurs, la mollesse de la vie, l'amour du luxe, nous sommes orientaux. Nous remplissons notre intelligence de pensées élevées et nous satisfaisons nos sens dans le courant de la vie, ne reconnaissant d'autre loi dans les deux cas que notre bon plaisir. De là est venue la licence qui nous a été si funeste.

Ensuite, la situation politique de notre pays soumis à l'intérieur à trois douanes rend difficile l'écoulement des produits de toute espèce, agricoles ou manufacturés, et contribue à étendre cette mollesse de la vie qui donne naissance à la mollesse du caractère. En effet, cette difficulté de les écouler fait que les choses les plus recherchées, ne pouvant nous rapporter de l'argent, sont considérées et employées chez nous comme si elles étaient sans valeur. De là vient aussi que le travail des hommes est peu apprécié et relativement peu rétribué et que le temps n'a pas en Pologne la valeur qu'il a dans les pays occidentaux.

Nous perdons notre temps en ne faisant rien ou nous le gaspillons en amusements, en festins, en visites, comme si nous ne pouvions rien faire de différent et de plus utile ; nous perdons le temps de ceux qui travaillent pour nous et de ceux qui nous servent en nous faisant parfois impitoyablement attendre, ce qui est une offense, non

seulement à la vertu de force, mais à la vertu de justice.

Si on ne sait pas apprécier la valeur du temps, on arrive à estimer peu le travail des hommes et ces hommes eux-mêmes dont on compte le temps pour rien. On les néglige alors comme on néglige leur temps.

En vertu de ce principe qu'un serviteur de plus coûte peu, celui qui a des domestiques ne veut plus se servir en rien lui-même, il doit avoir un domestique qui réponde à ses appels, et cela non seulement pour mettre chaque objet dans sa main, pour ramasser ce qu'il laisse tomber, pour l'habiller de la tête aux pieds, comme s'il était paralysé, pour fermer les portes derrière lui, mais encore pour balayer sans cesse et remettre en ordre ce qu'il a jeté de tous côtés pendant la journée. Une étrangère ayant épousé un Polonais qui habitait hors de nos frontières, prit à son service une Polonaise afin d'apprendre le polonais. Peu de temps après, cette dame étant tombée malade, sa servante veillait auprès d'elle. Le feu s'éteignait et un

panier de bois se trouvait à côté de la cheminée. La dame dit à sa femme de chambre qu'il faudrait remettre une bûche sur le feu. « A qui dois-je donner cet ordre ? demanda la servante. — « A moi, peut-être, répondit la malade.

Une autre dame qui avait une femme de chambre du même genre, crut lui donner une bonne leçon en se levant de son bureau pour aller ramasser elle-même et remettre en place un objet qui traînait par terre. « Pourquoi madame la Princesse ne m'a-t-elle rien dit? J'aurais appelé quelqu'un », remarqua tranquillement la servante.

Enfin, un jour où l'on attirait l'attention d'une dame sur une de ses servantes qui ne faisait rien : « C'est vrai, répondit-elle, mais elle pousse parfaitement les autres. » Souvent, hélas, c'est à cela que se borne le travail de certains domestiques : à pousser les autres sans mettre eux-mêmes la main à l'ouvrage. Ces serviteurs, forcés d'être toujours prêts à répondre aux appels de leurs maîtres, ne peuvent s'appliquer à aucun travail véri-

table et sont, par là même, forcés d'avoir des aides et des remplaçants, qui, à leur tour, se font remplacer par d'autres, et c'est ainsi, du haut en bas, jusqu'au dernier aide de cuisine qui saura trouver aussi des remplaçants payés avec ce qu'on appelle les restes de la cuisine des maîtres. Ces gens deviennent, dans les grands châteaux, extrêmement nombreux. Ils sont à peine rétribués, parfois sales et déguenillés, n'ayant très souvent pas de demeure définie. Ils se tirent d'affaire comme ils peuvent, attrappant ce qu'ils peuvent n'importe où, et comme ce qu'ils arrivent à prendre de cette manière ne semble pas avoir de valeur pécuniaire, on ne le compte pas comme une dépense. L'idée qu'en ne les payant pas ou en les payant très peu, on contracte envers eux la dette morale de les entretenir jusqu'à la fin de leur vie, n'entre pas non plus en ligne de compte. Il est facile cependant de comprendre que celui qui, dans sa jeunesse, n'a pas gagné assez pour vivre de ses économies ou plutôt de l'intérêt de ses économies dans

sa vieillesse, doit ensuite voler ou mendier. Et chez qui volera-t-il, chez qui mendiera-t-il, sinon au château des maîtres chez lesquels il a passé sa jeunesse ?

Afin que les serviteurs ne deviennent pas plus tard une semblable charge pour leurs maîtres, il faut qu'ils gagnent assez dans leur jeunesse pour pouvoir se suffire dans leur vieillesse. Et qui donc est en état de payer les nuées de serviteurs qui se trouvent souvent dans nos châteaux polonais ? Il est impossible de les payer convenablement, à moins de réduire leur nombre de moitié.

Si on expliquait à nos domestiques polonais qu'une certaine somme parfaitement déterminée étant destinée à entretenir et à payer le service, plus les serviteurs seront nombreux, plus cette somme diminuera et que, moins ils seront nombreux, plus le salaire de chacun augmentera, ils accepteraient alors probablement avec plaisir le travail réparti à présent entre une innombrable quantité d'employés. Mais, pour que des

serviteurs moins nombreux puissent arriver au bout de leur besogne, il faut que les maîtres respectent leur temps et leur travail, ne les appellent pas à chaque instant et n'exigent pas d'eux des services qu'ils doivent se rendre eux-mêmes.

Nous avons dit que le manque d'écoulement de nos produits contribuait chez nous à la mollesse de la vie et à la satisfaction des sens. En effet, dans combien de maisons n'a-t-on pas installé à grands frais des serres pour les ananas, les figuiers, les orangers ; des faisanderies, des parcs pour le gibier, des magnaneries, etc... qui devaient accroître le revenu et en attendant sont, neuf fois sur dix, une dépense et servent uniquement à l'agrément du propriétaire. Et ainsi, dans notre pays si pauvre, nous vivons, nous Polonais, relativement à nos revenus, d'une manière plus luxueuse qu'on ne vit partout ailleurs.

Il faut aller à l'étranger pour savoir que la crème, le beurre frais, le gibier, la volaille sont un luxe, qu'il suffit à l'homme de

manger deux et tout au plus trois fois par jour, que tous les petits repas, les goûters, les soupers, l'habitude de prendre du café et du thé plusieurs fois dans la journée et de manger continuellement des gâteaux, des confitures, des fruits, des sucreries, tout cela fait perdre et le temps et l'argent. Ces habitudes sont mauvaises pour la santé et rabaissent l'âme.

Manger fréquemment fait perdre le temps non seulement de ceux qui, tant de fois par jour, s'arrachent à leurs occupations pour manger et, en mangeant, bavarder, mais fait aussi perdre beaucoup de temps aux serviteurs qui, en ce cas, ne peuvent faire autre chose que sans cesse mettre le couvert, servir, balayer, laver et recommencer à servir. Cela double la quantité de serviteurs nécessaires et cela double le prix de leur entretien, car ils se trouveraient lésés s'ils ne mangeaient pas chaque jour autant de fois que leurs maîtres.

Il est vrai qu'à l'étranger aussi on recherche les légumes fins, les fruits, les fromages,

le beurre, la volaille, etc. Cependant, si le propriétaire garde pour son usage personnel une partie de ces produits, la plus grande partie en est vendue et non seulement couvre les frais, mais devient une source de revenus.

Manger souvent est donc un luxe et il n'y a pas de luxe plus dangereux que celui qui fait perdre le temps et cause des dépenses dont on ne peut se rendre compte. Qui pourrait calculer le prix des friandises dévorées à la campagne dans les maisons polonaises ? C'est un luxe au point de vue du feu qui n'est jamais éteint, en Pologne, dans les cuisines, les cafés, les boulangeries, les chambres à fumer les viandes. C'est un luxe, comme nous l'avons déjà dit, à cause de la quantité de serviteurs nécessaires dans les maisons où les maîtres mangent et font manger continuellement. Enfin, c'est un luxe qui cause la perte des forces qu'on n'emploie pas à quelque chose de vraiment utile. (1)

(1) Quelques personnes disent que le climat humide et froid de la Pologne exige qu'on mange fréquemmen . Cela

De plus, cette habitude de se satisfaire en tout est la cause d'un vrai dévergondage des sens et, par conséquent, d'un grand dommage pour tout le caractère. Celui qui ne se refuse jamais une petite chose perd la force de s'en refuser une importante. Habitué à se satisfaire en mangeant et en buvant, il se satisfera dans les tentations de toutes sortes. Au lieu de dominer ses sens, il deviendra leur esclave. Quelle éducation résultera-t-il de cela pour ses enfants? Quelles habitudes pour ses domestiques qui ne pourront se donner un tel luxe quand ils reviendront chez eux? Quelle perte de temps

peut être vrai, mais cependant, ce besoin ne doit pas être général, car, même chez nous, l'abus dont nous parlons n'existe pas partout. Et si réellement manger fréquemment peu à la fois entretient mieux les forces pour le travail, comme on l'assure en Danemark, il faudrait alors tout à fait se conformer à l'usage de ce pays. Il consiste à ne manger assis à table qu'une fois par jour, le soir, pour causer, se reposer et se distraire. Dans le cours de la journée qui commence à cinq heures du matin, les personnes qui travaillent prennent toutes les deux heures, successivement, un verre de lait, de bière, de café, ou de thé avec un peu de pain. Cela se prend debout, en un clin d'œil, en silence et presque sans interrompre le travail. Cet usage peut être bon pour la santé. Il est absolument différent de ce qui se fait chez nous.

pour les hommes, quelle inévitable prodigalité pour les femmes qui doivent justement rechercher l'économie à tout instant et apporter, comme des abeilles, le miel et la cire à la ruche au lieu de se contenter, comme les papillons, de boire le suc des fleurs.

C'est aussi à cause de la difficulté de l'écoulement des produits que le bois de chauffage dans certaines localités est à peine compté comme une dépense. De là est venu l'usage qui dure, malgré des conditions de vie différentes, de chauffer les maisons comme des serres et de s'accoutumer à une telle chaleur qu'on en arrive à coller les fenêtres de peur, Dieu nous en préserve, que l'air pur ne pénètre dans les chambres. En conséquence, le plus léger souffle devient dangereux. Nos Polonaises ne peuvent supporter le froid quand elles vont en France et en Italie où n'existe pas semblable mollesse. Cela n'explique-t-il pas le mauvais état général de la santé chez nous ?

Ainsi, nous qui sommes, sous presque

tous les rapports, le plus pauvre de tous les peuples, nous menons la vie la plus sybaritique ; nous nous créons des besoins inconnus dans d'autres pays plus riches et nous nous inquiétons peu d'augmenter nos revenus et nos fortunes, d'une manière correspondant à nos dépenses. Au contraire, cette mollesse de la vie nous enlève le courage nécessaire pour travailler. Parfois même, nous perdons toute notre fortune pour satisfaire des exigences imaginaires.

Dès qu'une chose donc se trouve sur place, sous la main, il nous semble qu'elle ne coûte rien, qu'il est inutile de l'économiser ou de se la refuser. Il faudrait nous dire premièrement que toute habitude inutile est coûteuse sinon immédiatement, au moins dans ses suites et qu'on est d'autant plus riche que l'on a des exigences plus modestes ; secondement, que si nous ne faussions pas notre conscience en nous persuadant qu'il faut user de ceci ou de cela parce que cela se trouve là, parce que cela ne coûte rien et n'a pas d'autre destina-

ion, nous nous efforcerions de profiter de ce qui nous revient à bon marché en le vendant là où on l'achète cher.

On vend dans les marchés de Paris et de Londres, à de bons prix, du beurre, des fromages, des œufs, du miel, de la cire, du duvet, des peaux d'animaux, des gélatines, et quantité de choses semblables venant de toutes les parties du monde et de tous les pays de l'Europe, à l'exception de la seule Pologne, et cependant la Pologne abonde en produits de ce genre. Pourquoi n'en faisons-nous pas de l'argent ? Et quand, par hasard, nous les exportons à l'étranger, nos marchandises sont toujours d'une moins bonne qualité et à plus bas prix que celles du Danemark, de la Suède et même de la Russie. Aux Halles de Paris, les beurres de la Galicie, recueillis par les Juifs et envoyés de Podgorze, se sont conquis la réputation d'être les plus sales et les plus mauvais, à tel point que tous les mauvais beurres, d'où qu'ils soient, sont vendus sous le nom de beurres polonais. Et de ces mêmes Halles

on expédie aux gourmets de Varsovie un beurre qui revient à neuf francs le kilog, sans compter la douane et le port. Quelle effrayante proportion cela donne entre ce que nous sommes en état de créer et de vendre à côté de ce que nous sommes prêts à dépenser pour jouir.

On dit chez nous que ce qui est imaginé par l'Anglais est exécuté par le Français, vendu par l'Allemand, acheté par le Polonais, et revendu par le Juif. Ce dicton dépeint le caractère propre à chacune de ces nations. Malheureusement, bien qu'il montre notre tendance à jouir paresseusement des fruits du travail d'autrui, il est encore trop louangeur pour nous. On peut dire que le Polonais achète, c'est vrai, mais après avoir acheté, il gâte ce qu'il a acheté plus souvent qu'il n'en use avec profit ou ne le revend. En effet, si les Juifs nous achètent quelque chose, il en résulte habituellement pour nous une perte plutôt qu'un profit. Ce qui est passé par nos mains diminue plus souvent qu'il ne gagne en valeur.

Parfois, nous faisons venir de l'étranger, à grands frais, des machines qui y rendent les plus grands services et y augmentent les revenus. Mais, n'ayant pas appris à les faire manœuvrer, trop paresseux pour les entretenir, les nettoyer comme il faut, nous les abandonnons brisées, sales et rouillées comme ne répondant pas à nos besoins, et ne nous convenant plus. Il suffirait de passer dans les greniers et dans les caves de la plupart des châteaux polonais pour se convaincre de la quantité d'objets brisés, poussiéreux, hors d'usage et de vieux meubles coûteux qui les encombrent. Des meubles élégants qu'on a fait venir pour satisfaire une fantaisie passagère ont été perdus par la paresse, la négligence, l'absence de ce qu'on appelle avec raison l'œil du maître (1).

(1) A propos de ces greniers et de ces caves où s'accumulent sans fin ni mesure tant d'objets, quelques faits doivent être mentionnés. Certaines personnes qui avaient acheté un vieux château durent en faire sortir mille charretées de saletés avant de pouvoir l'habiter. Ailleurs, une dame qui avait vendu à un Russe des terres en Lithuanie ainsi qu'un château, ancienne résidence de sa famille, apprit par les

Nous aimerions profiter de l'élégance et du confort créés par la civilisation occidendale sans perdre l'indolence apathique des Orientaux à demi sauvages. Mais si la civilisation occidentale apporte des profits, elle impose en même temps les devoirs correspondants ; la nonchalance des sauvages, au contraire, en les délivrant du travail et des fatigues attachées à la civilisation, en exclut les avantages. Accorder ces deux extrêmes de paresse et d'élégance, comme nous le voudrions, est impossible.

La satisfaction des sens amène la nonchalance et la paresse, qui sont de tous les luxes les plus grands, car elles entraînent inévitablement la perte de la fortune, de la santé et de toute vertu.

« Jusqu'à quand dormirez-vous, paresseux ? Quand vous réveillerez-vous de votre sommeil? Vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu ; vous mettrez un peu

journaux que des greniers dans lesquels elle n'avait jamais mis les pieds et dont elle ignorait même l'existence, renfermaient les archives de sa famille qui, de cette manière, passèrent aux mains des Russes.

les mains l'une dans l'autre pour vous reposer et l'indigence vous viendra surprendre comme un homme qui marche à grands pas, et la pauvreté se saisira de vous comme un homme armé. Mais si vous êtes diligent, votre moisson sera comme une source abondante et l'indigence fuira loin de vous. (1) »

Se coucher tard, lire dans son lit, se lever tard, manger dans son lit avant de se lever, se tenir constamment près du poêle, passer des heures entières à rêver sans occupation ni travail, en regardant les passants par la fenêtre, ou encore gaspiller les journées à quelques petits ouvrages émoussant l'intelligence et et n'apportant aucun profit matériel, tout cela tue le temps au lieu de l'employer : tout cela n'augmente pas le bien-être et ne trempe pas l'âme, tout cela, enfin, est contraire au courage et à la prudence.

Combien d'heures chaque jour, qui formeront à la fin de la vie de longues années, passent ainsi sans aucun profit pour l'âme

(1) *Proverbes* VI-9, 10, 11. Traduction d'ALLIOLI. N. D. T.

et pour l'intelligence, par conséquent, pour le pays et pour notre salut alors que, nous surtout, nous devrions nous appliquer à chercher des sources de revenus et à éviter de perdre notre temps ou notre argent.

Combien de femmes à l'étranger se créent des revenus par la broderie, la peinture, le dessin, les copies, les traductions et d'autres travaux qui occupent le temps agréablement et dont personne même ne s'aperçoit qu'ils ont le gain pour but? Chez nous, souvent, quand les femmes s'appliquent à un ouvrage, le premier effet de leur travail est une augmentatien de dépense et de désordre. Les domestiques regardent avec effroi cet accroissement d'embarras, les maris haussent les épaules devant ces occupations coûteuses qui ne rapportent rien et les enfants cherchent des distractions à l'office ou à la lingerie, afin de ne pas se trouver sur le chemin de leur mère.

Quelques femmes cousent volontiers pour les églises, les pauvres, les nouveau-nés ; quelque chose leur sourit dans ces travaux ;

quelque chose flatte leur amour-propre dans cette générosité ostensible; mais coudre pour elles-mêmes, leur maison, leur mari et leurs enfants et, à plus forte raison, raccommoder et repriser leur ferait honte, leur semblerait d'une vulgarité blessante. Elles travailleront pendant des heures à des ouvrages à l'aiguille dont vraisemblablement personne n'a besoin et, pendant ce temps, leur linge est en loques, car il n'y a personne sachant le raccommoder ni même chargé de le faire.

Chacun de nous, de par la volonté de Dieu, est condamné à travailler et à travailler à la sueur de son front. Ni les richesses, ni l'éducation ne peuvent nous autoriser à la paresse. Au contraire, quiconque a plus reçu de Dieu et de la société a, par là même, une plus grande dette à payer et doit travailler avec plus de conscience et plus d'intelligence.

Il est facile de se convaincre du degré d'indolence auquel conduit la paresse quand on se rappelle que peu de gens, chez nous, arrivent à conduire une affaire, petite ou

grande, sans l'aide d'un intermédiaire, ordinairement Juif. Qu'y a-t-il d'étrange à ce que tout notre pays se trouve aux mains des étrangers et à ce que nous ne puissions le reconquérir, si nous abandonnons nous-mêmes, de plein gré, nos affaires personnelles à des étrangers?

Les dettes sont parmi les parasites qui nous dévorent jusqu'à la moelle. Le manque de tempérance, de justice, de force et de prudence en est la cause. Il n'y a pas de gens qui s'enfoncent dans les dettes avec plus de sang-froid et une conscience plus tranquille que nous autres Polonais.

On comptait autrefois les fortunes polonaises par centaines et millions... de quoi? de dettes. Quiconque pouvait montrer la plus grosse dette passait sans contredit pour le plus riche, puisqu'il jouissait d'un tel crédit. Le seul progrès que les Polonais aient, à notre connaissance, apporté aux autres peuples a été d'introduire en France une société de Crédit Foncier. Nous avons poussé, chez nous, l'habitude de contracter des dettes

à un tel degré de perfection, que des terres sont vendues et achetées sans argent. La vente et l'achat consistent à échanger des dettes.

Les dettes ont été, en une certaine mesure, la cause de notre déchéance politique. Un homme endetté perd toute liberté d'action et cesse de s'appartenir. Stanislas Poniatowski (1) aurait agi autrement en face de la Russie, s'il n'avait cherché chez elle une aide pour se libérer de ses dettes.

On peut appliquer aux hommes endettés le proverbe disant que celui qui se noie s'accroche à un rasoir. Ce rasoir lui tranche la conscience, la bonne renommée, le salut.

Il n'est pas douteux que le crédit, dans certains cas et employé d'une manière convenable, puisse apporter un véritable secours et devenir un remède, mais, en faisant de ce remède le pain quotidien, nous le changeons en poison.

Les dettes offensent les quatre vertus car-

(1) Stanislas II Poniatowski, dernier roi de Pologne. (1732-1797.)

dinales. Par défaut de tempérance, nous ne savons rien nous refuser; par défaut de justice, nous ne nous demandons pas quand et comment nous pourrons satisfaire à nos obligations ; par défaut de prudence, nous n'envisageons pas l'avenir du pays, de nos enfants, le nôtre propre ou celui de ceux qui, voulant nous venir en aide, tombent eux-même parfois dans les plus grands embarras; et, enfin, par défaut de force, nous ne pouvons résister aux faveurs des hommes et à la fantaisie de vivre au-dessus de notre état et de nos moyens.

Nous vendons les blés, la laine, le bois trop tôt, à n'importe quel prix, pour avoir le plus vite possible l'argent en main et, dès que nous l'avons, sans nous demander quand nous aurons de nouveaux revenus, nous le dépensons comme des enfants convaincus que leurs quatre sous seront inépuisables. Quand surviendra quelque fantaisie, nous ne nous souviendrons pas que, même s'il s'agit d'une chose bonne en soi, il n'y a pas à y penser, si les moyens nous manquent.

La justice doit passer même avant la bienfaisance. Mais nous ne pensons pas à cela. Pour nous, la justice consiste à satisfaire nos désirs, que nous soyons en état de le faire ou non. S'il n'y a pas un sou dans la caisse, il y a de l'argent à côté, chez le Juif ; il faut emprunter, quand ce serait à 10, 20, 100 et même 200 o/o. On connaît des exemples d'une usure semblable.

Endettés ainsi pour des raisons souvent futiles, bien que dans notre idée elles soient très justes, jugeant que nous méritons bien de la patrie, nous assumons des devoirs que nous ne pouvons remplir, nous nous soumettons aux exigences d'une sociabilité mal comprise, nous cédons sans y penser aux caprices de la mode et de la vanité.

Il ne peut entrer dans notre esprit de nous dire qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de devoirs de société pour celui qui n'a pas d'argent, et même que le devoir véritable est alors tout l'opposé de ce que nous imaginons.

Combien de domaines polonais et lithua-

niens, combien de magnifiques forêts sont allés en des mains étrangères pour satisfaire à ces devoirs mal compris. Ce n'est pas la violence étrangère qui nous a arraché ces vastes espaces de terre polonaise, ce ne sont pas des ennemis qui ont détruit nos forêts, c'est nous-mêmes. Notre imprudence, notre manque de tempérance ont commis ce crime.

Le manque de tempérance fait que nous ne savons rien nous refuser et le manque de force que, dans des cas donnés, nous ne voulons pas avouer notre impuissance à faire des dépenses qui sont accessibles à d'autres plus riches. Pour quelques-uns, la simple supposition qu'ils ne pourraient se permettre une certaine dépense semble blessante.

Cette même vanité qui pousse à une prodigalité si imprudente devient parfois la cause d'une véritable avarice. Souvent, par exemple, quand il s'agit de recueillir des fonds pour un but national ou une œuvre de bienfaisance, la collecte ne « marche » pas, car plus d'un ne pouvant donner autant qu'il faudrait pour contenter sa vanité et

s'acquérir une certaine estime, préfère ne rien donner et excuser son refus par une critique mortelle. N'y a-t-il pas là aussi un manque de force ?

Combien de gens d'autre part donnent et donnent beaucoup, contrairement à leur conviction, répondant aux demandes les moins fondées, parce qu'ils manquent de courage pour refuser : ils craignent qu'on ne les soupçonne d'avarice ou de pauvreté.

Le manque de force et de justice se montre encore chez nous dans les rapports avec les inférieurs. En cela, nous tombons dans deux extrêmes qui sembleraient devoir s'exclure réciproquement : nous négligeons ou nous gâtons ceux qui sont sous nos ordres.

Parfois, nous leur demandons des services qu'il ne convient pas de demander ; nous ne songeons pas à leur bien-être, à ce qui leur est dû raisonnablement, nous ne les dirigeons pas et, en même temps, nous sommes indulgents pour leur paresse et leurs autres défauts ; nous ne savons pas et souvent nous

n'osons pas exiger d'eux ce à quoi nous avons droit. Nous avons peur que nos serviteurs se plaignent de notre ladrerie ou de notre caractère difficile, nous craignons de perdre notre popularité.

Les Polonais, disait le Père Kalinka (1), savent si peu diriger leurs domestiques et leur donner des ordres qu'on n'en trouverait guère qui commandent de fermer une fenêtre sans se justifier en ajoutant qu'il fait du vent, ou qui ordonnent de balayer la cour sans ajouter qu'ils attendent des visiteurs. De ce manque de force naît l'injustice : nous ne dirigeons pas nos inférieurs comme nous en avons et le droit et le strict devoir, et, ensuite, nous les congédions pour des fautes dont nous avons souvent nous-mêmes été la cause. Les serviteurs disent parfois : « C'est un si bon maître qu'on croirait n'en pas avoir. » Cette louange est un blâme sévère. Ne pas user de l'autorité qui nous est

(1) Kalinka, résurrectionniste et historien polonais (1826-1886).

confiée ou en abuser, c'est également pécher contre la justice.

Les crimes d'État imputés à nos pères ont vraiment une parenté avec nos défauts d'aujourd'hui. Nous blâmons nos ancêtres de n'avoir pas voulu subir de charges pour le pays, de n'avoir pas voulu continuer à se battre et, ainsi, de n'avoir pas profité de leurs victoires comme il le fallait, d'avoir refusé leur obéissance à nos rois, d'avoir organisé des séditions et d'avoir opprimé le peuple. N'étaient-ce pas là de graves péchés contre la justice ? N'avions-nous pas deux poids et deux mesures, les uns pour les inférieurs, les autres pour les supérieurs? N'avions-nous pas une mesure différente pour peser les devoirs envers nous ou envers les autres ? On parlait beaucoup de liberté et d'égalité, mais était-ce de liberté et d'égalité pour tous ? Voulions-nous élever jusqu'à nous ceux qui étaient plus bas ou seulement nous égaler à ceux qui étaient plus haut ? Ces idées ne trahissaient-elles pas une injustice plus que païenne ?

« On se servira pour vous de la mesure dont vous vous serez servi pour les autres », dit l'Evangile (1). Les injustices que nous subissons tous et que subit particulièrement la *Szlachta* (2) sont effrayantes, mais peut-on assurer que la *Szlachta* n'en ait pas commis beaucoup elle-même.

L'orgueil et le manque de courage au travail nous menacent encore d'une autre sorte d'injustice. Celui qui ne veut pas travailler lui-même et ne veut rien se refuser ne peut supporter ceux qui mènent une vie plus rude et plus laborieuse pour servir leur pays ou leur prochain ou simplement pour s'enrichir. L'économie ou le goût du travail chez les autres lui semblent un reproche ou une condamnation de sa prodigalité et de sa paresse.

De là les critiques, la raillerie et le refus de tout appui pour seconder des efforts qui, dans de meilleures conditions, pourraient être profitables à la société.

(1) S. Mathieu, vii, 2.

(2) Petite noblesse.

Il existe encore une autre question, et de
remier ordre, qui souffre en Pologne du
ıanque de prudence, de force et de justice :
'est l'éducation. Il n'y a pas de devoir, il
'y a pas de tâche qui exige plus de pru-
ence que l'éducation d'un enfant, et il ne
eut y avoir d'injustice plus grande que
elle qu'on fait à un enfant en l'élevant mal,
t en ne lui assurant pas les moyens d'ar-
iver à la vie éternelle lorsqu'on lui a donné,
ans qu'il le demande, la vie temporelle.

Il y a des parents qui considèrent l'éduca-
ion des enfants comme le but principal de
ı vie, qui s'y donnent de tout cœur et diri-
ent vers cette fin toutes leurs pensées et
ous leurs soins. Cela nous donne un grand
t sûr espoir pour l'avenir de notre pays,
nais il faut cependant avouer qu'en général
e niveau de l'éducation est chez nous assez
as. En voyant certains parents, on se
appelle les autruches qui devant un danger
e cachent la tête et pensent que tout est
auvé, pourvu qu'elles ne voient rien de
nenaçant. Eux aussi, semblent penser que

tout est sauvé dans l'éducation s'ils n'aper çoivent rien de mauvais.

« La femme, dit un proverbe français s'habille, babille et se déshabille ». Malheu reusement, l'éducation des femmes offr souvent chez nous de pires marques d'un vanité funeste. Combien l'on voit de jeune filles montrant à chaque instant que rie n'est sacré pour elle : ni la foi, ni la patrie ni leurs parents, ni leur famille, ni la vertu Il n'y a dans leur âme aucun amour qu puisse leur être un aiguillon dans la vie Bien manger, parfois même bien boire, con tenter leurs sens à tout moment : tel est l but de leur existence. La toilette, le théâtre leurs aises, la flânerie, la lecture des romans le flirt à l'insu de leurs parents, l'anémie les nerfs, le doute de Dieu et d'elles-mêmes voilà leur bilan moral et physique. Un quantité de jeunes filles se marient dans ce conditions sans se rappeler que le devoir du mariage est d'élever des enfants pour l gloire de Dieu et le bien de la patrie.

Que dire du tort fait à la société et au

pays par une si imprudente éducation des femmes, ou plutôt par ce manque de formation morale qui accompagne un simulacre d'éducation ? Que dire des mères qui ne savent éveiller dans leurs filles aucune idée du devoir, aucun amour pour ce qui est saint, honnête et élevé, de ces mères qui n'ayant inculqué à leurs filles ni vertu, ni force, n'ayant pas trempé leurs âmes, leur permettent de lire les plus mauvais livres, de fréquenter la plus pernicieuse société, de vivre au milieu des tentations les plus dangereuses, tentations d'autant plus effrayantes, qu'avec leur sensualité éveillée et leur imanation déjà souillée, ces jeunes âmes ont perdu la foi en tout ce qui pourrait les protéger?

Et peut-il en être autrement si nous abandonnons à des institutrices étrangères, parfois complètement inconnues, l'éducation de nos enfants, le soin de la santé et la formation de l'intelligence, du cœur et de l'âme de pauvres petites filles ? Il arrive fréquemment qu'on fasse venir de Vienne,

de Berlin, de Paris et de Londres, des gouvernantes ou des institutrices que personne ne connaît ou plutôt qui sont connues de tous, sauf de la mère qui les a fait venir pour ses filles. Il y a parmi elles des modistes en faillite, des couturières qui n'ont pas réussi, des artistes de tout genre et de toute provenance, et pourvu qu'elles sachent adroitement se présenter et se recommander, personne ne se demande quelle influence elles auront sur leurs élèves, personne ne leur demande de quelles méthodes, de quels exemples, de quels auteurs elles se servent. L'institutrice n'est-elle pas là justement pour décider seule de tout cela? Et cependant, une mère à peu près instruite peut-elle consentir à ce qu'on établisse un plan d'études pour sa fille sans qu'elle le connaisse et l'autorise ? Ne doit-elle pas voir si les cours sont ce qu'ils doivent être, intelligibles, intéressants ? Ne doit-elle pas savoir ce que ses enfants lisent, de quoi ils parlent, ce qu'ils pensent ?

Il semblerait qu'en ce qui concerne leurs

fils, les parents fuient avec plus de soin encore toute participation à l'éducation. Ce n'est pas assez de les abandonner à des mains étrangères, souvent, ils les envoient dans des endroits inconnus, voulant ignorer les dangers qui, peut-être, les menacent.

Et cependant, le moment où un petit garçon quitte pour la première fois la tutelle immédiate de ses parents et entre en quelque sorte dans la vie publique en même temps que dans la vie scolaire, est extrêmement important, presque décisif. On ne peut, à ce moment-là, entourer un garçon d'une trop soucieuse protection. Il a besoin à chaque pas de conseils, d'encouragement, de lumière, de direction. Au milieu de nouvelles idées, de nouvelles tentations et de nouveaux devoirs, il lui faudra poser bien des questions, exprimer plus d'une opinion et parfois se plaindre et pleurer. Vers qui ira-t-il si ses parents l'abandonnent à lui-même ? Habiter la maison paternelle tout en prenant part à l'enseignement des collèges est ce qui répond le mieux à cette double nécessité de protec-

tion et d'instruction, d'éducation et de formation intellectuelle qui ne doivent jamais être séparées. Il est certain que souvent les circonstances ne permettent pas cette organisation. Parfois les parents ne peuvent habiter une ville. Mais si les mères comprenaient leur devoir, ne trouveraient-elles pas moyen sinon de se consacrer complètement à leurs fils, tout au moins de chercher avec plus de soin ceux qui doivent les remplacer dans leur tutelle ? Que ne dépense-t-on pas lorsqu'il s'agit des fêtes du carnaval et du mariage pour les jeunes filles, et quelle avarice, quelle paresse lorsqu'il s'agit de s'occuper des petits garçons !

Les parents doivent se dire qu'ils se sacrifieront à leurs enfants pendant les vingt premières années de leur vie, sans quoi ces enfants les sacrifieront eux-mêmes en s'abandonnant, pendant toutes les années qui suivront, aux vices contre lesquels leurs parents n'auront pas lutté dans leur enfance, aux inclinations qu'ils n'auront pas matées, à l'égoïsme qu'ils n'auront pas vaincu.

Quiconque n'élève pas ses enfants à la sueur de son front tant qu'ils sont tout petits, pleurera sur eux quand ils seront grands.

Combien de fils dans les plus honorables familles, ont été perdus sans retour par suite d'une mauvaise éducation. Ils ont été perdus pour la vie éternelle, pour la société, pour le pays qui avait le droit de compter sur eux. Ils ont même été plus que perdus, car au lieu d'apporter un bien à leur pays, ils ont été pour lui une plaie mortelle.

Un homme jeune ne peut rester inactif. La vie bouillonne en lui et cherche une issue, et lorsqu'il ne se dirige pas vers le travail, la science, le service du pays ou du prochain, il se tourne vers les excès de tout genre, vers la débauche et le jeu. Il contribue à cet avilissement que nos ennemis indiquent depuis longtemps comme l'unique moyen de venir à bout de nous. La passion du jeu, à elle seule, suffit pour y conduire. Elle est plus ou moins développée ou contenue, mais elle est toujours une passion, par conséquent un esclavage de l'âme. Et suivant les paroles du

prophète, toute passion « bouleverse le cœur du juste ». Cette passion fausse le jugement et la conscience, et livre celui qui s'y adonne au mépris des siens et des étrangers.

Faisant abstraction de l'abaissement moral que cause le jeu et en ne tenant compte que des pertes matérielles, on peut se demander si Édouard VII, alors prince de Galles, exagérait beaucoup lorsqu'il disait avec dédain, en voyant à Pétersbourg des Polonais perdre au jeu d'énormes sommes, que c'était là un quatrième partage de la Pologne.

Ici ne se termine pas le désastre. Pour jouer, le joueur doit rechercher les joueurs et par conséquent se contenter de leur société et passer sa vie au milieu d'hommes moralement déchus. Qu'en advient-il ? Après le jeu, la tricherie, les querelles et enfin les duels qui résultent si souvent des cartes.

Les duels et le jeu sont souvent le résultat et la cause d'une déviation du jugement et de la conscience si profonde que des hommes se regardant comme chrétiens parlent du duel, c'est à dire d'un crime, comme d'une « affaire

d'honneur » impossible à éviter pour les « hommes d'honneur ». Ils représentent un meurtre comme un devoir, font du crime une nécessité et de la transgression d'une loi divine un droit au respect des autres. N'est-ce pas là une déformation du jugement et de la conscience?

D'ailleurs, sans parler de la passion du jeu et de ses effets meurtriers, est-ce que cette habitude quotidienne de jouer aux cartes ne cause pas des pertes matérielles et morales, incalculables au total bien que très légères en apparence?

On se rappelle cet événement qui fit assez de bruit en son temps, à Paris, parmi les émigrés polonais. Le général Michel Mycielski infecté dans sa jeunesse, comme beaucoup d'autres alors, de l'esprit voltairien, et d'autre part universellement respecté pour sa vaillance et son honorabilité sans tache, se convertit grâce à l'influence de son ancien compagnon d'armes Kaysiewicz (1) devenu

(1) Kaysiewicz, poète, puis résurrectionniste et prédicateur (1812-1873).

prêtre à cette époque. Le général Mycielski ne faisait rien à demi. Après sa conversion, il annonça à ses compatriotes qu'il ne toucherait plus une carte. — Pourquoi ? demandèrent ses partenaires désolés. — Parce que, répondit-il, quiconque joue veut gagner et celui qui veut gagner ne peut résister à la tentation d'être malhonnête. — Et il ajouta avec une extrême émotion : — « Aucun joueur n'est affranchi de cela. »

Laissant au général Mycielski toute la responsabilité de cette affirmation, disons cependant que lors même que le jeu ne serait qu'un amusement insignifiant, il est vraiment douloureux de voir des hommes, dans la force de l'âge et doués de bon sens, qui ne peuvent trouver d'autre distraction que de passer des heures ou des nuits entières sur les cartes. Le temps n'est pas seulement « de l'argent » c'est aussi un des talents donnés par Dieu dont il nous faudra rendre compte.

Il existe, envers la patrie comme envers Dieu, des devoirs qu'on ne peut laisser de

côté sans un véritable péché ou sans une véritable trahison, mais en dehors de ces devoirs, il y a encore une quantité d'actions en apparence indifférentes dont l'accomplissement ou le mépris témoigne, néanmoins, des différents degrés d'amour envers Dieu ou envers la patrie.

Celui qui aime véritablement Dieu et son pays ne tranquillise point sa conscience en s'abstenant d'un péché évident ou d'une trahison évidente, mais il se dirige dans les plus petits détails de sa vie, même dans ses distractions, selon ce qui plaît le plus à Dieu et ce qui apporte le plus d'avantages au pays et il fuit ce qui, directement ou indirectement, est négatif pour Dieu et le pays. Si les parents apprenaient à leurs enfants à aimer véritablement Dieu et leur patrie, il y aurait certainement moins de joueurs et de duellistes, moins de dissipateurs et d'indifférents et plus de vaillants pour travailler au bien général.

Mais assez de ces investigations doulou-

reuses ; cherchons plutôt comment remédier au mal et de quelle manière il faut travailler à la renaissance du pays.

III

Il faut acquérir pour le pays et y introduire ce qui est désirable.

Confortare, esto vir (IIIe des Rois, II-2).

Sois fort, sois homme.

Réformer ce qui est présentement mauvais dans le pays, racheter les torts qui lui ont été faits dans le passé, tout en conquérant d'une manière durable la situation nécessaire à sa vie dans l'avenir, n'est ni impossible ni même aussi difficile que cela pourrait sembler. « Les nations sont guérissables », à condition cependant qu'elles saisissent les moyens propres à se relever, c'est-à-dire qu'elles se forment aux vertus dont l'absence a perdu les

générations précédentes. Et comme chacun de nous est une parcelle de la nation, tout ce que chacun fera pour améliorer, relever, ennoblir sa maison, sa fortune, sa famille et lui-même, servira en même temps à améliorer, relever et ennoblir la généralité. Et tout ce qu'on fera pour relever un village, une paroisse, une ville ou ses environs sera encore plus utile. C'est avec raison qu'un proverbe tchèque dit que, si chacun balaie devant sa maison, toute la rue sera propre.

Nous lisons dans l'Écriture Sainte que les Israélites qui devaient entrer en possession de la Terre promise conquirent Jéricho en allant à l'assaut « chacun de l'endroit où il se trouvait ». (1) C'est justement là ce qu'il faut faire. Sans chercher de voies extraordinaires, ni d'occasions et de moyens exceptionnels, mettons-nous à travailler et à lutter chacun dans la situation où nous sommes, avec les moyens que nous possédons et la terre sacrée sera reconquise.

(1) Josué, VI-20.

Si les péchés, les passions, les extravagances, les excès se propagent par l'exemple, les vertus se propagent aussi par l'exemple.

Dix justes auraient sauvé Sodome et Gomorrhe; il faut, coûte que coûte, être l'un ou l'une de ces dix justes qui peut-être attireront la miséricorde divine sur notre malheureux pays. Il faut être un juste par la réforme de la vie, par la pénitenee, par le travail, afin que le poids des vertus l'emporte sur le poids des fautes, et que, par notre justice, nous puissions fléchir la justice de Dieu. Il faut rechercher la sagesse, cette sagesse qui est au nombre des dons du Saint-Esprit et sur laquelle nous pourrions nous appuyer avec confiance pour travailler à la renaissance et à l'affranchissement du pays.

Une sagesse qui surpasse tout ce qu'on pourrait dire d'elle, une sagesse qui résout toutes les difficultés de la vie sociale ou privée, se trouve dans le catéchisme. Nous ne connaissons pas assez le catéchisme. Ne nous imaginons pas que cette étude convient seulement aux enfants ; elle est également néces-

saire à tous : aux petits, aux jeunes gens, aux personnes mûres, aux vieillards. Apprenons le catéchisme, lisons-le avec une explication détaillée ; prenons-le comme objet de nos méditations et de nos prières ; puisons en lui les principes de notre vie et de toute notre conduite, apprenons plus particulièrement ce que Dieu et l'Église ordonnent et ce qu'ils défendent, instruisons-nous des péchés capitaux, des péchés contre le prochain, des péchés contre le Saint-Esprit, des péchés appelant la vengeance de Dieu ; étudions les vertus qui leur sont opposées.

Lisons l'Écriture Sainte avec un commentaire, comme l'Église l'ordonne. Il faut se pénétrer non seulement du Nouveau Testament, mais aussi des livres de la Sagesse qui enseignent si excellemment à vivre selon l'éternelle vérité et l'éternelle sagesse.

Nous devons nous accoutumer à agir selon ces principes éternels, afin que, ne cédant pas aux impulsions du moment, mais faisant tout avec nombre, poids et mesure, nous apportions dans notre vie polonaise la règle,

e sentiment du devoir et l'exactitude qui nous sont si difficiles.

Il faut avoir un moment déterminé pour accomplir chacun de nos actes et accomplir cet acte en son temps.

Il faut avoir une place pour chaque chose et mettre chaque chose à sa place.

Il faut se lever, prier, travailler, manger, se reposer et traiter ses affaires de tous genres à des heures fixes, sans convertir le jour en nuit ni la nuit en jour.

Il faut se mettre à table à des heures données et non n'importe quand ; il faut manger pour vivre, non vivre pour manger ; introduire l'esprit de pénitence dans les repas pour racheter les péchés du passé contre la tempérance.

Il faut se vêtir simplement. Convient-il, lorsque nous avons tant de parents, d'amis, de compatriotes emprisonnés, exilés, ruinés, de nous habiller avec luxe, de nous couvrir de bijoux comme il sied à des vainqueurs mais non à des vaincus ? N'avons-nous pas le deuil dans le cœur et ce deuil ne doit-il

pas se montrer aussi dans nos vêtements ? Ne convient-il pas que nous souffrions avec toute la nation de ce qui la fait souffrir ?

Il faut nous corriger de notre paresse en nous servant, autant que possible, nous-mêmes, dans un esprit d'humilité, pour faire pénitence de notre orgueil et de notre hauteur passés. Si nous exigeons le moins possible de services personnels, nous pourrons demander à nos serviteurs un service meilleur et plus étendu dans la maison, en ce qui concerne le ménage et le bon ordre général.

Il faut racheter par la pénitence le désordre qui a attiré tant de malheurs sur notre pays et triompher de notre nonchalance en nous forçant à tenir exactement nos comptes, à payer régulièrement ce que nous devons, à ne pas vivre en dépensant plus que notre situation et notre crédit ne le permettent, à ne pas signer de billets, à ne pas faire de dettes sans la résolution et la certitude de nous en libérer au jour fixé.

Nous devons en général nous abstenir de

tout emprunt et, si la nécessité nous force à emprunter quelque objet, nous devons le rendre le plus tôt possible et en bon état, qu'il s'agisse d'un livre, d'un ustensile ou de quoi que ce soit. Il le faut pour le principe, quand même l'objet n'aurait pas de valeur.

On doit rechercher l'exactitude en traitant les affaires et les intérêts de toute sorte. Il faut donner les ordres avec calme, clarté et décision. S. Paul demande aux Évêques comment ils pourront gouverner l'Église s'ils ne savent diriger leur maison et leurs domestiques. Chacun doit se poser une question analogue. Comment pourrait penser à contribuer au succès de la nation celui qui ne sait pas conduire ses propres affaires ? Si nous souhaitons l'obéissance de nos inférieurs, nous devons nous-même être soumis à nos supérieurs et les respecter, particulièrement lorsqu'il s'agit de l'Église et de son Chef, ne jugeant pas ceux que nous avons le devoir d'écouter. Ne rejetons pas non plus l'autorité quand nous avons le devoir de l'exercer.

« Respectez votre propre autorité, disait un amiral anglais, lord Lyons, et accomplissez avec courage, justice et prudence les devoirs qu'elle vous impose, si vous voulez que d'autres la respectent. »

Il faut s'instruire, se former, travailler de ses mains, de son intelligence, de son esprit. Confucius enseignait que tout homme doit, pour le moins, dans le cours de sa vie planter un arbre, écrire un livre, élever un enfant. Ces trois tâches correspondent justement aux trois sortes de travail auxquelles chacun doit se sentir obligé, autant par devoir personnel que pour le service du pays. Planter un arbre, c'est augmenter le bien-être matériel ; écrire un livre, c'est faire travailler son intelligence non-seulement pour soi-même, mais pour le bien général; enfin, élever un enfant, c'est avoir le souci d'améliorer la société et la nation.

Si tout le pays devient riche par la richesse matérielle des citoyens, il s'enrichira plus encore de leurs vertus, de leur sagesse, de leur formation morale. La richesse matérielle

est une grande force, mais pour que cette force ne soit pas vaine et même mortelle, elle doit se trouver aux mains d'hommes sages et vertueux et être employée à élever et non à abaisser la société.

Il ne faut pas borner l'instruction aux bancs de l'école et aux années d'enfance. De toutes les créatures de Dieu, l'homme seul a l'inappréciable privilège de se former et de se perfectionner jusqu'au dernier souffle de sa vie. Il faut profiter de ce privilège en disant chaque jour avec David : « Me voici, Seigneur, je viens » (1), ce que je n'ai pas su, ce que je n'ai pas fait hier, ce qui n'a pas réussi hier, je l'essayerai aujourd'hui.

Il faut, dans le choix des études, dans l'emploi du temps, se rappeler continuellement que le temps et les forces humaines sont bornés, qu'il ne faut pas les gaspiller en études stériles. Il faut avoir ses pensées sans cesse tournées vers ce qui peut, soit directement, soit indirectement, être utile au pays.

(1) Ps. XXXIX, 8.

Il faut étudier le calcul, le dessin, l'harmonie, la logique, tout ce qui contribue à la précision de la pensée et des expressions, à l'exactitude de l'œil et de la main, qualités qui manquent tant à notre caractère slave et oriental.

Il faut apprendre pour son propre compte et enseigner ce qu'on n'apprend pas dans les écoles au sujet de notre pays.

Nous devons apprendre non seulement pour savoir, mais afin d'user de cette science, de la transmettre à de plus jeunes, de maintenir la vitalité nationale et de ne point rompre le fil qui nous réunit au passé.

Il faut connaître l'histoire de la patrie, la langue de la patrie, la littérature de la patrie et tout ce qui donne une réelle et parfaite connaissance du pays. Il faut puiser cette science non seulement à nos sources nationales, mais aussi aux sources étrangères, afin de comprendre ce que les autres apprécient en nous et ce qu'ils nous reprochent.

Il faut apprendre l'histoire des états voisins, savoir comment ils se sont formés,

comment ils se sont accrus et étendus à nos dépens. Il faut approfondir les tendances des états spoliateurs, les moyens dont ils se servent pour arriver à leurs fins, il faut savoir comment ils se préparent les voies d'avance pour atteindre un but désiré. S'il est important pour tout homme de connaître le caractère, les usages et les tendances d'un voisin avec lequel il a souvent des rapports, il est plus important pour les peuples de se connaître réciproquement et de se juger avec exactitude les uns les autres.

L'état actuel de notre pays ne tient-il pas justement à ce que nos voisins nous connaissaient beaucoup mieux que nous ne les connaissions, à ce qu'ils savaient en quoi et avec qui réussir, quelles cordes toucher, de quoi et à qui parler afin d'atteindre leur but, tandis que nous nous donnions peu de peine pour les pénétrer.

Et aujourd'hui encore, il en est ainsi : nos ennemis tendent de loin leurs filets et nous y tombons toujours aveuglément : nous louons, nous blâmons, nous haïssons, mais nous

nous donnons peu de peine pour assurer nos jugements. Un jour le panslavisme s'empare de toutes les intelligences par haine de l'Allemagne, puis c'est l'enthousiasme pour la sagesse allemande par haine de la Russie et le principe nouveau de la nécessité de lui faire des concessions. Serions-nous pénétrés à ce point de l'esprit des états spoliateurs que déjà nous n'appréciions que la force matérielle, l'idole du moment, et que nous ne rendions plus hommage qu'à cela? Il semblerait vraiment qu'il en est ainsi quand on voit notre admiration des Allemands depuis leurs victoires sur la France et nos dispositions d'esprit envers la Russie, à cause de sa puissance matérielle. Mais cette supposition serait trop douloureuse. Il faut plutôt penser que nos illusions viennent d'une étrange légèreté et de ce que nous ne connaissons pas à fond les États spoliateurs. Efforçons-nous donc d'acquérir cette connaissance qui nous est si nécessaire.

Prenons en considération ce qui, dans l'histoire et les tendances de ces États,

justifie les idées que nous avons sur eux, explique ce que leur doivent les autres peuples sous le rapport de la civilisation, de la vérité, de l'art, de l'industrie, de tout le développement social. Mais tant que nous n'aurons pas renié définitivement notre nationalité, considérons-nous, coûte que coûte, comme vivant avec eux sur le pied de guerre. Si cette guerre ne se fait point par les armes, c'est une guerre de l'esprit, une guerre contre les courants, les pensées, les tendances adverses et — si l'on peut parler ainsi — contre les dieux qui nous sont contraires. Et pour cette guerre d'esprit, il faut avoir une tactique en tous points semblable à celle de deux armées ennemies en présence l'une de l'autre, c'est-à-dire qu'il faut avoir les yeux fixés sur les mouvements de l'adversaire, l'oreille tendue à tous les bruits venant de son camp, la main prête à saisir les armes au premier appel. On peut suspendre momentanément les hostilités pour réunir ses forces, on peut accepter parfois des pourparlers, mais une alliance, jamais. On n'introduit pas

l'ennemi dans son camp, on ne va pas au-devant de lui pour causer, pour fraterniser avec lui.

On ne peut que se réjouir quand il se forme des mariages entre les jeunes gens des différentes parties de notre pauvre patrie écartelée. Cela témoigne très éloquemment de l'unité de notre pays et c'est ce qui la confirme le mieux. Mais que dire des Polonaises qui renoncent à leur nationalité pour épouser des étrangers et des étrangers persécuteurs de notre foi et de notre patrie ? Que dire de ces Polonais qui font couler dans les veines de leurs enfants un sang ennemi en leur donnant des mères qui leur enseigneront à désavouer leur pays et à le haïr ? Quels rapports circonspects il faut avoir avec le camp adverse pour éviter ces mariages et leurs malheureux effets.

Titus Dzialynski (1) disait que les hommes devaient posséder le mieux possible la langue des puissances spoliatrices, car c'était pour

(1) Titus Dzialynski, patriote polonais, surnommé le Mécène de la Pologne, 1797-1861. N. D. T.

eux une arme nécessaire à la lutte, souvent même à l'offensive, mais qu'aux femmes convenait exclusivement la lutte opiniâtre basée sur la défense de la maison, de la forteresse familiale dont la langue nationale est le principal bastion.

Il ne faut donc pas introduire une langue étrangère dans notre vie de famille et de société, il ne faut pas contracter d'amitiés avec nos ennemis; il faut fuir tous les liens du sang avec eux, il ne faut ni former notre esprit par leur littérature, ni abjurer ce qui est nôtre pour nous entourer de ce qui vient d'eux, car ce serait favoriser leurs vues, non les nôtres.

Il faut encore étudier les lois sous lesquelles nous sommes forcés de vivre, moins nous en plaindre, car cela ne les changera pas, mais en profiter intelligemment.

Il faut apprendre tout ce qui peut nous aider à mieux remplir nos devoirs d'état avec amour, exactitude et connaissance des choses.

Il faut apprendre tout ce qui peut, dans la

vie, nous consoler, nous distraire, nous être utile ou nous devenir un moyen d'être meilleurs, de nous élever, de nous ennoblir.

Il faut embellir notre vie par l'amour de tout ce qui est beau et grand. Il y a dans l'existence des moments si douloureux, si pénibles, si difficiles ou si ennuyeux qu'on ne pourrait les supporter sans quelque distraction. Quiconque ne trouvera pas cette distraction dans l'étude et le travail, dans les beaux-arts, la littérature, l'histoire, la direction de sa maison, dans la science qui ennoblit les individus et les sociétés, cherchera évidemment ses amusements, dans les cartes, le vin, la morphine, le flirt et la lecture des romans. Il les chercher a dans les voyages à Marienbad, à Franzensbad, à Kreutznach, dans ses vêtements, dans des bavardages ou des visites sans fin qui ne rapportent rien ni au pays, ni à la société, ni à l'âme, ni au cœur. Et tout cela ne donne même pas la misérable distraction qu'on y recherche, tout cela ne sert en rien à la formation morale, tout cela amène seulement la perte du temps, la perte de la

fortune, la perte de l'âme et, au lieu de guérir, la nation précipite encore sa chute.

Il faut lire. Peu de gens savent lire, ou bien on ne lit pas du tout, ou bien on lit paresseusement, à moitié couché, à moitié endormi, des œuvres de second ordre qu'on peut lire sans attention, sans aucun travail de l'intelligence ou de la mémoire, par conséquent au grand dommage des facultés intellectuelles. L'intelligence accoutumée à s'amuser constamment des œuvres d'autrui, sans aucun effort personnel, perd rapidement le pouvoir de se concentrer et même de s'appliquer à quoi que ce soit. Il faut lire avec un but précis pour s'instruire dans un sens donné, afin de mieux accomplir ses devoirs d'état ou de mieux servir Dieu, le prochain et son pays.

Le Père Faber, oratorien anglais, disait que la lecture, par l'influence qu'elle exerce sur les âmes, était presque un huitième sacrement. Il résulterait de là que la lecture des livres mauvais ou légers serait une sorte de sacrilège. On peut en dire autant de chaque genre de travail : si le travail n'est

pas un profit pour la société, les forces et le temps qu'on y consacre sont perdus pour elle. Et cependant, le temps, les forces, les aptitudes sont justement ces talents dont l'Évangile dit qu'il faudra rendre à Dieu un compte exact.

Nous devons mettre en valeur le goût inné chez nous de l'agriculture, nous devons le conserver et le développer en nous, en nos enfants, en nos serviteurs. Comme nous l'avons déjà dit, il faut aimer la terre, la cultiver, ne pas la laisser échapper de nos mains. La terre est notre mère et notre dernier asile « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Des enclos se forment les champs, et des champs, le pays tout entier qui appartiendra finalement à ceux qui le cultiveront.

Nos adversaires, comme toujours, comprennent cela mieux que nous-mêmes. Il y a déjà plus de cent ans qu'ils nous ont arraché les armes des mains, mais ils sont arrivés à la conviction que notre nationalité n'est pas tant attachée aux armes qu'à la

charrue ; aussi toute leur activité contre nous tend-elle à nous éloigner de la terre. « Vendez vos biens et allez à Monaco, » nous conseillait-on, il y a peu de temps, de Berlin. C'est à cela aussi qu'on tend à Pétersbourg en nous défendant d'acheter la terre de notre pays, d'en hériter ou de l'affermer. N'est-ce pas une indication suffisamment éloquente de ce que nous devons faire pour sauver notre pays ?

M. Demolins soutient dans son livre sur la supériorité des Anglo-Saxons que tous les États qui entreprennent de coloniser à l'aide de leurs armées, de leurs fonctionnaires et de leur argent s'épuisent ordinairement dans ces efforts et, ne remportant presque aucun profit, cèdent à la fin devant l'énergie individuelle des colons Anglo-Saxons. Ceux-ci, sans appui du gouvernement, parfois avec peu d'instruction et peu de fonds, mais à l'aide de la bêche et du hoyau se frayent un chemin et s'emparent de contrées entières en en chassant tous les autres éléments. Il est facile de s'en convaincre en examinant la carte du monde.

On constate que les Anglais possèdent la moitié du globe.

Il y a là, pour nous, un double enseignement : nous devons nous défendre contre la colonisation étrangère autant qu'il est possible, mais quand il nous est finalement impossible de l'empêcher, nous ne devons pas nous abandonner au désespoir. En effet, ces colons introduits chez nous par la grâce de leurs gouvernements ne nous chasseront pas de notre terre que nous conserverons par la grâce de Celui qui règne dans les cieux, pourvu toutefois que nous ayons la sagesse de n'abandonner ni la bêche ni la charrue.

C'est un usage excellent de donner à nos serviteurs, avec leurs gages, un coin de terre à cultiver. Cela devient pour toute leur famille une occupation très salutaire et cela les attache aux champs. C'est aussi une très bonne chose de donner aux enfants des parcelles de terre dans lesquelles ils peuvent faire diverses expériences avec un véritable profit. Quiconque aura cultivé, dans son enfance, ne fût-ce qu'une parcelle des terres

le ses parents, ne les laissera pas facilement plus tard passer en des mains étrangères.

L'amour des champs préserve le peuple le l'ivrognerie et de l'émigration, il préserve es jeunes gens du jeu et de la prodigalité, il préserve les femmes de l'anémie, de l'ennui, le l'énervement. Par les champs nous entendons tout ce qui s'y rattache : le jardinage, 'apiculture, l'économie forestière, l'élevage lu bétail, des moutons, de la volaille, etc.

Il faut que les enfants, les gens de la maison aient, autant que possible, une certaine part dans l'exploitation, un certain souci l'elle, une sorte de revenu à eux acquis par eur travail et leur surveillance. L'homme 'attache plus à ce qu'il donne qu'à ce qu'il eçoit. Il faut donc arroser son champ de sa ueur comme Dieu l'a ordonné pour s'y ttacher.

De cet amour pour les champs ne doit as cependant résulter, comme il arrive dans es régions de notre pays où il est permis l'acquérir de la terre, une avidité exagérée le « s'arrondir », c'est-à-dire d'acheter des

fermes et des terres quand on n'a pas u
capital suffisant pour les cultiver avec prof
ou même pour en faire l'achat. De là de
dettes, des intérêts à payer. Et si une récolt
manque ou s'il survient tout autre de ce
événements qu'on appelle imprévus et qu
cependant arrivent assez souvent dans l
culture, on ne peut plus payer les intérêt
et il s'ensuit une banqueroute inévitable, qu
non seulement prive des nouvelles acquis
tions, mais dévore les anciennes.

Il faut se rappeler que sans réserves dispo
nibles, on ne peut cultiver avec profit. Il fau
travailler à acquérir ce capital en se forman
à l'économie, il ne faut pas conserver impro
ductif l'argent économisé ; même la plu
petite somme doit rapporter des intérêts. I
convient de se contenter d'un intérêt modér
pourvu qu'il soit sûr et de ne point cherche
les spéculations incertaines. Il est inutile d
prouver combien il est important pour l
nation que chacun place son argent dans l
pays même, dans les entreprises du pays, le
chemins de fer, les compagnies d'assurance

es caisses d'épargne, les sociétés foncièes, etc. Combien encore de nos capitaux ont placés dans les banques étrangères et n valeurs étrangères. Si ces sommes étaient mployées dans des entreprises du pays, lles relèveraient notre industrie, donneraient lu travail à des milliers de mains, soutienraient notre population ouvrière et l'empêheraient d'émigrer et de chercher un gain l'étranger. Ainsi la force de résistance de otre société s'accroîtrait notablement.

Il faut avoir, autant que possible, un budget table comprenant un article distinct pour es économies qui doivent être capitalisées, e pas attendre qu'il nous reste quelque hose de notre revenu pour acheter des aleurs, car cela pourrait n'arriver jamais. Il aut prévoir le revenu probable et décider l'avance ce qui devra être économisé puis, lès qu'on a l'argent en main, sans attendre n instant, faire ce qu'on a décidé.

On doit enseigner aux enfants et aux lomestiques ce qu'est le livret de caisse l'épargne et les forcer à économiser si on

ne peut les persuader. Il est bon, en enga geant des domestiques, de leur impose comme condition qu'une certaine partie d leur gain ira à la caisse d'épargne. Tan qu'ils n'y auront pas pris goût, il faudr placer leur argent en leur nom, en gardan le livret chez soi et en leur montrant seule ment chaque nouvelle inscription. On peut à dire vrai, s'exposer par cette manière d'agi au danger de développer l'avarice mais i n'est rien qui ne présente un certain incon vénient. On peut, d'ailleurs, vaincre cett tentation dangereuse en prenant pour prin cipe de faire quelque aumône le jour où o aura placé de l'argent destiné à augmente le revenu temporel. Il faut faire, dans l budget, une place à l'aumône ; c'est un capita pour la vie éternelle.

Nous devons avoir une grande sollicitud pour nos serviteurs par amour du prochain par devoir d'état, parce que nous somme leurs supérieurs, par bienveillance innée non point uniquement en vue de notre salu et du leur, ce qui pourrait être un mot

suffisant, mais aussi parce que ces serviteurs font partie de la nation. Ils entrent presque tous dans l'état de mariage et ils donneront, à leurs enfants, les principes, les idées, les qualités et la formation qu'ils auront eux-mêmes reçus des maîtres chez lesquels ils auront passé leurs jeunes années.

Il faut avoir, autant que possible, de l'influence sur la formation intellectuelle de la population ouvrière et agricole avec laquelle on a ou, tout au moins, on doit avoir des rapports fréquents. Mais il faut en cela de la prudence, plus peut-être que partout ailleurs. La formation du peuple est un devoir extrêmement important. On doit donner aux enfants des villages un enseignement qui, au lieu de les inciter à se dégoûter de leur situation et à s'élever au-dessus d'elle, les pousse à développer en eux-mêmes le goût de l'agriculture et leur permette de l'élever à sa plus haute puissance.

Il faut se rappeler que l'industrie et le commerce sont, comme l'agriculture, une des forces vives de notre pays. Il est impos-

sible de se passer de l'industrie et du négoce il s'agit donc seulement, si nous les avons entre les mains, d'augmenter par leur moyen le bien-être, le succès et la puissance de la nation. Mais si par une lâche insouciance native nous les abandonnons aux mains d'étrangers et d'ennemis, nous livrons à nos adversaires une source de richesse et de force qui, demeurant entre leurs mains épuise notre pays à fond et nous livre en pâture à notre propre impuissance.

Il faut renoncer à l'idée que l'industrie et le commerce sont des occupations inférieures (1). Ce qui est inférieur, c'est de s'appliquer à une affaire sans une étude et une expérience préalables et de dilapider sa fortune dans des entreprises mal organisées et des spéculations. S'instruire parfaitement de la théorie et de la pratique d'une branche de l'industrie ou du commerce en consacrant

(1) En Pologne, si l'on ne s'occupe pas d'agriculture l'industrie et le commerce sont les seules carrières qu'on puisse adopter pour ne pas servir les gouvernements spoliateurs. N. D. T.

à cela le temps et le travail nécessaires dénote un grand mérite et une grande sagesse. Qui, aujourd'hui, a plus grand besoin de direction que la population ouvrière, et, ainsi, qui peut agir plus efficacement pour guérir la nation que ceux qui tiendront dans leurs mains le bien-être, la moralisation et l'éducation de toute cette population ouvrière ?

Il serait bon de voir ce que font en France pour les ouvriers et leurs familles quelques grands industriels, comme ils établissent des écoles, des hôpitaux, des églises, des bibliothèques, des caisses d'épargne, comme ils créent des sociétés d'assurance pour la vieillesse et la maladie, comme ils bâtissent des maisons saines et commodes dont le loyer sert d'amortissement, de sorte qu'après un certain nombre d'années, les ouvriers deviennent propriétaires. Il faudrait voir ces écoles du soir et du dimanche pour les adultes, entendre ces conférences, ces cours et ces concerts organisés pour instruire et élever la population ouvrière tant matériellement que moralement.

Les industriels polonais, en retenant l'industrie entre leurs mains et en l'exploitant avec sagesse, relèveraient le pays matériellement et empêcheraient la démoralisation et la dénationalisation auxquelles notre peuple cède lorsqu'il tombe sous l'influence antinationale et anticonfessionnelle des étrangers. Ces industriels feraient renaître le peuple par leur influence et créeraient ainsi dans notre pays une force importante et nouvelle.

Pour arriver à cela, trois conditions sont indispensables :

1° Il faut que ceux qui veulent se mettre à l'industrie s'instruisent auparavant, et se donnent les capacités nécessaires ;

2° Il faut qu'ils apprécient comme il convient l'importance de leur devoir ;

3° Il faut que notre société comprenne aussi son devoir de soutenir l'industrie et le commerce du pays, et se rappelle que ce devoir ne s'accomplit pas sans certains sacrifices.

L'industrie a besoin de débouchés, et où

en trouverons-nous sinon dans notre propre société ? Mais ceci demande un certain dévouement de la part de cette société. Notre industrie ne peut tout de suite égaler celle de l'étranger, par conséquent, les marchandises du pays seront souvent moins bonnes et plus chères que celles de l'étranger.

Il y a là une sorte de cercle vicieux d'où notre industrie ne peut sortir. Nous ne voulons pas acheter nos marchandises parce qu'elles sont souvent plus chères et moins bonnes que les étrangères et moins nous les achetons, plus elles doivent devenir chères et de mauvaise qualité. Il faut que la société et l'industrie s'accordent pour faire des sacrifices réciproques, celle-ci en consentant à un gain moindre et celle-là à des dépenses un peu plus considérables. L'amour de la patrie a le droit d'exiger ces sacrifices. Il n'existe pas d'autre moyen de relever l'industrie du pays que de se servir, autant que possible, exclusivement de ce qu'elle peut nous fournir, quand même cela présenterait parfois certains inconvénients.

Il ne s'agit d'ailleurs que d'un moment à passer, car avec de la persévérance, le débit augmentera et les marchandises s'amélioreront dans le même rapport et deviendront beaucoup moins chères.

Il ne suffit pas d'acheter ce qui est fait chez nous, par les nôtres. Il faut encore acheter autant que possible dans l'endroit où nous habitons et près de nous.

Nous devons prendre la résolution de satisfaire nos exigences en satisfaisant justement celles des autres et en en faisant profiter l'industrie locale dont le succès est si étroitement lié au bien-être général.

Si, au contraire, nous achetons à des étrangers, si nous faisons venir de chez les étrangers ce qui est nécessaire à notre vie, nos ouvriers et nos ouvrières devront chercher leur gain en Allemagne, en Hongrie et en Amérique, car ils ne pourront vivre chez eux. Et nous rejetterons ainsi hors du pays à la fois les hommes et l'argent. Et qui donc compensera cette perte ?

On dira peut-être que nos artisans sont

lents, inexacts, manquent de parole, qu'on ne peut compter sur eux. Mais qui est coupable de cela ? Qui peut avoir plus d'influence sur le fournisseur que l'acheteur ? Partout où les employeurs sont justes et savent exiger un travail bien exécuté, il ne manque pas de bons artisans.

Les voyageurs remarquaient autrefois qu'on pouvait distinguer en Suisse, en Italie et en Allemagne les hôtels où se trouvaient des Anglais. Et pourquoi ? Parce que les Anglais payent bien mais ont des exigences nombreuses, intelligentes et durables et ne permettent pas qu'on les leurre par des impossibilités imaginaires. Ils savent arriver à obtenir ce à quoi ils ont droit et ils civilisent, en effet, les pays, les localités et les gens au milieu desquels ils se trouvent.

Souvent nos artisans sont nonchalants et ne se soucient pas d'un gain plus considérable parce que celui qu'ils ont ne suffit que trop à satisfaire leurs misérables besoins. C'est à nous de relever leur niveau, d'avoir avec eux des rapports bienveillants, de leur fournir

des modèles, de leur prêter les livres nécessaires, de leur donner des commandes précises, de ne pas épargner les remarques et les indications, de respecter leur temps, car le temps est de l'argent, et de leur payer ce qui est convenable avec justice, sans tarder et sans marchander. C'est un grand péché contre la justice de donner volontiers une aumône aux mendiants qui ne veulent pas travailler et de marchander à l'excès jusqu'au dernier sou avec une pauvre couturière, un artisan qui ont travaillé à la sueur de leur front.

Il faut en principe chercher dans tout travail et à tout moment le perfectionnement. « Allez dans les pays étrangers et apprenez-y tout ce qui est bon », disait saint Louis à ses sujets. Les Français, fidèles au conseil du saint roi, savent si bien s'approprier les inventions des autres que les idées premières de certaines fabrications, pour lesquelles ils sont renommés aujourd'hui, ont été prises hors de leurs frontières et perfectionnées par eux au plus haut degré.

Il faut faciliter par tous les moyens possibles le travail des hommes, ne pas gaspiller leurs forces là où on peut avec profit les remplacer par des forces mécaniques, mais employer leurs mains où elles ne peuvent pas être remplacées. Servons-nous des machines pour tout ce qui use inutilement les forces humaines, pour puiser de l'eau, porter des fardeaux, etc.

Aidons aussi, au lieu de les entraver, ceux qui s'efforcent de faire quelque chose d'utile. Combien de louables efforts restent stériles pour n'avoir été ni appuyés ni encouragés. Ne soyons donc pas lents à les défendre et à les soutenir. Celui qui, sans chercher sa propre gloire, soutient les entreprises déjà commencées d'un autre et leur assure ainsi un heureux développement, fait souvent cent fois plus que celui qui tente pour son compte quelque chose de nouveau.

Enfin, nous devons élever nos enfants avec soin et prudence non pour nous, non pour notre propre consolation, notre agrément, notre vanité, notre profit ou notre

plaisir, car ce n'est pas pour tout cela que Dieu les a créés et quiconque les élève dans de telles pensées les élève mal et sera lui-même sa propre victime pour avoir trahi son devoir.

« Ne plaisante pas avec ton fils de peur que tu n'en aies de la douleur et qu'à la fin tu n'en grinces des dents » dit l'Écriture Sainte (1).

L'éducation des enfants n'est pas un jeu, c'est un devoir plein de fatigue et de souci. Il faut élever les enfants pour Celui qui les a créés afin qu'ils le connaissent, l'aiment et le servent fidèlement et par ce moyen conquièrent la patrie éternelle et recouvrent la patrie temporelle. Mais pour atteindre ce but et pour tourner l'intelligence et le cœur des enfants vers tout ce qui est utile, sage, bon, noble et saint, il faut prendre pour principe de ne jamais, ni avec les enfants ni devant eux, rire ou plaisanter de ce qui est sale, inconvenant, à double entente, dégoûtant et plus particulièrement de ce qui est péché ou peut

(1) Ecclésiastique, xxx, 9.

conduire au péché. Le proverbe dit avec raison : « Ce qu'on apprend au berceau dure jusqu'au tombeau ».

Jean Dzialynski (1) répondait à une personne qui lui demandait des conseils pour l'éducation de ses fils : « Il faut leur dire toujours la vérité et leur apprendre à se laver régulièrement chaque jour à l'eau froide. » Ce code pédagogique sembla trop sommaire, on le prit pour une manière plaisante de se débarrasser de la question, et cependant, combien cette réponse était sage.

Se diriger avec les enfants selon la vérité, leur enseigner la vérité, les aimer et les rendre forts dans la vérité, c'est la moitié de la tâche. Et combien est important le second conseil : accoutumer les enfants à l'eau froide, les habituer à se laver et à se tremper chaque jour, tant pour s'endurcir physiquement que

(1) J. Dzialynski, patriote polonais. 1829-1880. Cf. *Le comte Jean Dzialynski* par P. Lallemand, prêtre de l'Oratoire. (*Correspondant* — 25 juin 1880). Cette biographie se termine ainsi : « Mais si Dieu réserve au peuple de sainte Hedwige la joie d'une résurrection, on peut dire qu'il la devra à des hommes tels que le comte Jean Dzialynski. N. D. T.

par *self-respect,* par respect de soi-même, comme disent les Anglais. Nous attachons à cela trop peu d'importance, nous n'appuyons pas assez là-dessus dans l'éducation. En Orient, les ablutions répétées de chaque jour sont au rang des cérémonies religieuses ; les Romains étaient renommés pour leurs bains ; les Anglais disent qu'un gentleman, c'est-à-dire un homme prétendant avoir une bonne éducation, doit se laver les mains au moins six fois par jour, et il n'y a personne parmi eux qui ne se lave chaque jour à l'eau froide de la tête aux pieds. Quelle insouciance chez nous et quelle négligence sous ce rapport. Il faut que l'âme soit nette dans un corps net. Nous sommes les temples du Saint-Esprit. La propreté du corps, du vêtement, de l'habitation exerce une influence certaine sur la pureté du cœur et des pensées, sur l'ennoblissement et l'élévation de l'esprit.

La façon dont l'enfant s'amuse, les distractions qu'il recherche, la manière dont on essaie de développer en lui les forces, l'adresse, le courage, l'énergie n'ont pas une

moindre influence sur l'esprit de l'homme qu'il deviendra. On ne saurait assez favoriser les sociétés de tir. En Angleterre, on y attache une importance particulière, tant dans les écoles de filles que dans celles de garçons. Le tir à l'arc, le cricket, le foot-ball, le tennis, et quantité d'autres jeux et d'amusements de cette sorte, accoutument à l'action, réagissent contre l'excès du travail intellectuel, donnent une issue aux jeunes énergies et, par là même, au reste de l'existence une meilleure base que nos bals et nos cartes.

Dans d'autres pays, les jeunes gens s'exercent à chanter, ils forment des chœurs à deux et à trois parties ; ils étudient et apprennent à connaître la belle musique, ils se forment un esprit moins vulgaire. L'individu, la société, le pays tout entier se civilisent par ce goût de la musique et plus particulièrement du beau chant qui n'exige pas d'instruments coûteux, auquel les gens de toute situation et de toute fortune peuvent prendre part et pour lequel les Polonais ont certainement des aptitudes.

Le chant a, chez nous, une importance non seulement artistique, mais nationale. Les chants nationaux exercent sur notre caractère polonais une influence semblable à celle qu'éprouve une armée en marche en entendant une bonne musique. Ils élèvent l'âme, donnent du courage, fortifient et vivifient la foi dans l'avenir, excitent à la vaillance et à la persévérance (1).

(1) A propos d'un de ces chants nationaux, *Boze cos Polske*, Montalembert écrivait : « J'ai entendu et admiré tous les chefs-d'œuvre de la musique religieuse ou profane, ancienne ou moderne ; mais ni les merveilles trop vantées de la chapelle sixtine, ni les harmonies enchanteresses de Gluck ou de Beethoven, ne m'ont ému et bouleversé comme ce chant inspiré par le souffle ardent de la foi, de la douleur et du patriotisme, et qui en sonde les mystères infinis. Chaque fois que ces accords vraiment célestes ont frappé mon oreille, soit en chœur, dans une simple église de campagne où l'orgue alternait avec le chant des paysans, soit qu'une simple voix d'enfant ou de jeune fille les fît résonner dans un jardin solitaire ou près d'un foyer intime, il m'a toujours semblé entendre une mélodie surhumaine. Jamais l'imploration n'a pu inspirer des modulations plus suaves, plus pénétrantes et plus passionnées. Je plaindrais sincèrement celui qui pourrait l'écouter sans que son cœur fût transpercé et sa paupière mouillée, à mesure que ces notes plaintives s'élèvent et retombent une à une, sur un rythme de plus en plus pathétique, jusqu'au moment où l'invocation finale éclate avec un irrésistible élan d'angoisse et d'amour. » (*Une nation en deuil.* 1861) N. D. T.

L'amour de la patrie n'est pas toujours et pour tous un sentiment inné, il est une vertu et, comme toute vertu, il doit être appris et pratiqué. L'amour de la patrie et les devoirs envers elle doivent, chez nous surtout, être inculqués et enseignés à la jeunesse comme on inculque la foi et comme on expose le catéchisme au point de vue des dogmes en eux-mêmes et au point de vue des devoirs qui en découlent. Il faut se rappeler que si, dans toute science, toute occupation, tout travail, nous devons avoir résolument en vue le bien du pays, c'est surtout dans la prière que nous devons nous souvenir de ce devoir. Nous ne prions pas assez pour notre malheureux pays ; prenons pour nous-mêmes et habituons ceux qui dépendent de nous à prendre la résolution de ne sortir jamais d'un office, de ne jamais terminer une prière sans avoir prié pour notre patrie afin que, selon les belles paroles du chant d'Olizarowski (1), « notre pays rayonne dans la vertu et la liberté ».

(1) Olizarowski, poète polonais (1811-1879).

L'abbé Kaysiewicz termina, un jour, une ardente allocution par ces mots : « Nous étions bien avec les saints, prions pour avoir des saints ». Prions surtout pour avoir un bon clergé. Un évêque français disait qu'une société dont le clergé était saint devenait chrétienne, que celle dont le clergé était seulement chrétien devenait honnête et que celle dont le clergé était seulement honnête devenait impie. Prions pour avoir un clergé saint dans la pleine acception de ce terme. Prions pour obtenir de Dieu des hommes sages, vertueux, travailleurs, dévoués et aptes à être, c'est-à-dire voulant et pouvant être, pour notre pays une force vive, et pouvant nous indiquer le chemin au milieu des pénibles vicissitudes de notre vie nationale.

Nous souvenant, en un mot, que « les nations sont guérissables », ayons la confiance que notre pays sera guéri pourvu que, conservant l'ancienne foi de nos pères, leur espérance et leur amour, nous observions dans notre vie familiale et sociale les quatre vertus cardinales. Elles sont non seulement

la condition du bonheur éternel, mais aussi la base du succès temporel. Faisons pénétrer dans tous nos actes la prudence, la tempérance, la justice et la force.

Prenons la résolution de racheter le passé par l'amendement de notre vie et d'assurer l'avenir par nos prières, notre vigilance et notre travail.

Souvenons-nous toujours que si nous n'avons pas la puissance nécessaire pour libérer notre pays, nous pouvons avoir assez de vertu et de sagesse pour préparer et mériter son affranchissement.

UN ÉPISODE

DE LA PERSÉCUTION DES UNIATES EN POLOGNE

Extrait des souvenirs d'un témoin oculaire
(1872-1905)

Pourquoi n'avoir pas publié plus tôt ce récit abrégé d'impressions éprouvées sur place et d'observations faites durant de longues années?

Parce que, livré plus tôt au public, ce récit aurait pu avoir d'incalculables conséquences pour les confesseurs qui luttaient encore et pour leurs amis.

Pourquoi le publier maintenant?

Parce qu'aujourd'hui, si l'on conserve une certaine réserve, cette publication cesse d'être dangereuse et parce qu'il me faut

profiter du moment de répit qui suit les menaçantes manifestations de l'irritation générale à l'intérieur de la Russie et ses défaites à l'extérieur pour raconter ce dont j'ai été le témoin oculaire pendant ces dernières années. Je veux publier ces pages, parce que l'humanité a droit à la vérité, parce que les martyrs et les confesseurs dont je parlerai ont droit à la vénération sur cette terre, bien que leur récompense soit plus haute et infinie, et, enfin, pour que la connaissance parfaite du passé devienne un avertissement et une sauvegarde pour l'avenir encore incertain et voilé.

J'ai esquissé le tableau du massacre de Pratoline sous une impression toute fraîche, avec toute la liberté d'esprit que donnent le loisir et la santé. J'y ajoute, en abrégé, des notes prises de 1872 jusqu'à présent. Ma vie active me laisse peu d'heures libres pour chercher les embellissements de la littérature. J'ai presque complètement perdu la vue. Arrondir les phrases, les corriger, les copier est difficile dans ces conditions. Je demande

l'indulgence pour le style et la forme. Il ne s'agit pas ici d'un auteur ni de son esthétique. Que le sujet parle lui-même au cœur des lecteurs (1).

. . . . . .

Coule donc, fleuve de sang et de larmes, jusqu'au pied du trône du Très-Haut ; parle, chant suppliant des victimes de l'holocauste ; parle malgré les cœurs de pierre et les Judas, récit plaintif d'admirables actes de foi accomplis entre deux siècles d'extrême incrédulité, de doute et de matérialisme.

*
* *

Les descriptions et les notes qui vont suivre sont l'exact reflet de la vérité. Je vis depuis vingt-cinq ans au milieu des Uniates de la Podlésie ; (2) je me suis identifiée avec eux, partageant leurs soucis, la crainte de ce

(1) L'auteur, après avoir écrit ces lignes, en 1905, retarda, pour des raisons qui n'intéressent que la Pologne, la publication de son récit jusqu'à l'automne de l'année 1908. N. D. T.

(2) La Podlésie est une province de l'ancienne Pologne. On nomme Uniates les catholiques du rite grec, unis à Rome.

qui les menaçait et, jusqu'à un certain degré, leurs souffrances dont rien ne nous garantit nous-mêmes pour l'avenir. Si les chiffres ne peuvent être contrôlés par des statistiques, c'est que nul, sous la pression moscovite, ne les fournira exacts. Si les noms de personnes et de localités sont un peu voilés, c'est de crainte que les autorités et les bourreaux ne profitent de ces indications pour exercer leur vengeance sur les hameaux ou les victimes mentionnés. Mais, si on trouve mes récits faux ou exagérés, qu'on me convainque donc de mensonge. Qu'une commission, composée en parties égales de Russes et de Polonais ne dépendant pas de la Russie, fasse sur place une enquête sur la question des Uniates dans les vingt-trois dernières années ; qu'elle contrôle juridiquement les massacres de Drelow et de Pratoline. Quand bien même on me prouverait qu'à Pratoline on n'a pas tué soixante personnes, quand on démontrerait à l'Europe que c'est seulement quarante confesseurs des deux sexes et sans armes qu'on a mis à mort, je considérerais

comme une gloire et un bénéfice mon humiliation qui aurait fait la lumière sur la série de crimes impunément accomplis dans l'ombre, derrière un cordon de troupes.

Le théâtre où ces scènes se sont passées, en 1873, est un pays plat — rempli de marais dangereux coupés par des digues — sillonné de chemins mal entretenus, bordés d'immenses peupliers — couvert de bois croissant dans le sable, de plaines et de prairies pâles et misérables sur lesquelles flottent d'éternels brouillards. Çà et là, des ponts en ruines, renforcés au milieu par une grosse poutre en saillie. Partout, le bourdonnement des moulins à vent, les cris des grenouilles, le croassement des corneilles, le bavardage des cigognes qui se rassemblent sur les mornes pâturages. Au-dessus, un ciel serein, un peu indécis, avec de beaux et calmes couchers de soleil sur de vastes horizons. Et enfin, partout des croix, par groupes de trois, de cinq, aux croisements des routes, sur les digues, dans les forêts, les jardins, près des fermes, et presque devant chaque chaumière

de ces villages qui s'étendent en longue ligne des deux côtés de la route boueuse. Villages assez propres et réguliers qui portent bien l'empreinte de l'esprit d'autrefois. Je dis « l'esprit », car les volets, les grillages, les clôtures sont des marques de progrès qu'on rencontre à chaque pas, mais les puits aux longues bascules, la manière de construire les maisonnettes trop près les unes des autres, les toits de chaume, les enfants pieds nus, à l'air sauvage et rêveur, les longs cheveux des hommes, leurs casaques brunes, enfin la tristesse, le silence, la stagnation qui règnent en Podlésie, tout cela joint à l'attachement aux anciennes mœurs et à l'amour fraternel du voisin, donne à la vie et à l'âme des paysans presque le caractère du moyen âge. Et ce qui lui donne encore plus ce caractère, c'est la croix semée partout, cent fois répétée comme un signal, comme l'écusson de cette contrée, s'élevant avec une foule d'autres en une forêt suppliante dans le lointain cimetière du village et enfin arborée sur le clocher de l'église dominant

tout, élevée dans le ciel comme un étendard triomphant.

Ici, tout se passe en silence, gravement, comme si tout élément de joie, de jeunesse, de vie terrestre s'était glacé. Est-ce la misère ? Non... Au contraire, un certain bien-être semble régner chez le paysan, à en juger par sa situation et ses habitudes sociales. Il ne manque ni de drap, ni de toile, ni de casaques de peau de mouton, il tisse le lin, le chanvre, la laine, et quand, après les fêtes de Noël, les rouets sont mis de côté, on les remplace par les métiers à tisser les couvertures. Il y a suffisamment de meubles et d'ustensiles à la maison et assez d'outils aux champs. Les paysans jouissent de certains privilèges sur les terres du château et ne manquent, par conséquent, ni de bois, ni de pâturages, les corvées ne s'acquittent plus. Il n'y a pas encore d'excès de population. On a concédé, il y a peu de temps, un bon morceau de terre et du bétail à chaque cultivateur.

D'où vient donc cette mélancolie, cette

gravité presque monacale, cet air de détachement des choses de la terre, qu'on remarque sur presque tous les visages ? Est-ce dans le sang de la race petite-russienne ? Cela tient-il à l'aspect triste de la nature en Podlésie, à la rudesse de l'hiver à la brièveté de l'été, aux exigences de longues années de servitude, ou au manque d'une vie nationale qui soit propre à ce pays ? Cela n'est-il pas dû plutôt à ce que, dans la sévérité de sa lutte monotone, incolore et sans espoir pour l'existence, ce peuple possède, depuis des siècles, la seule force, le seul courage, l'espoir, la certitude, la beauté et même le délassement de la vie, son seul sourire, un bien surnaturel qui le rend l'égal de ceux qui vivent dans les plus hautes sphères de la société, en lui montrant la route qui mène au développement intellectuel ? Ce bien, c'est la foi dans l'Église, c'est l'amour de ses chants, de ses orgues, de ses cloches et de ses fleurs, de ses lumières, de ses baldaquins dorés, de son parfum d'encens, de ses processions solennelles, de ses images

mystiques et des consolations qui tombent de sa chaire. Et l'essence même de l'Église, les conditions nécessaires pour être d'accord avec son esprit, sa beauté, son espérance, son enseignement sont : l'humilité, la pénitence, la pureté, la gravité et la mortification du corps. Ce peuple, donc, peu habitué au bonheur et à la jouissance, satisfait en réalité des facilités matérielles actuelles et d'une aisance normale, n'a pas encore appris à tirer son plaisir de ces nouveautés et à en abuser. Visité régulièrement aujourd'hui, comme il y a des siècles, par les inévitables maladies du printemps et de l'automne, privé souvent par une seule épidémie de tous ses enfants, n'ayant aucune confiance dans les médecins, séparé du mouvement du siècle par un réseau de chemins difficiles à parcourir, désarmé devant les coups du sort, rivé à un travail quotidien isolé et immuable, convaincu que la vie de l'homme sur la terre n'est qu'un court et pénible passage, ce peuple est devenu saint, en quelque sorte, par la force des circonstances. Tout

homme a besoin, pour son intelligence, d'une étoile conductrice comme il a besoin de pain pour son corps. La faim de l'âme, l'ardent désir d'une occupation et d'un but sont la caractéristique de l'humanité. Nous autres, nous détournons parfois nos yeux du ciel pour les feux follets de la terre, mais ces gens n'ont jamais connu de feux follets, ils ignorent même qu'il en existe, aussi regardent-ils directement en haut. Et les nerfs et l'imagination qui, chez les simples comme chez nous, exigent un aliment, sont devenus pour eux, au lieu d'une tentation, des alliés de l'enthousiasme religieux qui les a transportés, qui les a aidés et les a faits ce qu'ils furent.

Le gouvernement qui avait revêtu, à bon marché, le caractère de bienfaiteur, qui avait fait don de terres aux paysans et les avait affranchis des obligations de la séculaire corvée, était plein de confiance en eux, augurant de leur attitude au moment du soulèvement. Se rappelant la facilité avec laquelle était passée au schisme la population

cosaque légère, ignorante et pleine de la bestialité du nord, encouragé par la pensée que même les plus persévérants des Uniates de la Volhynie, de la Podolie et de l'Ukraine s'étaient laissés vaincre, avec le temps, par la violence et le progrès, le gouvernement oubliait seulement que ces dernières provinces, confisquées depuis longtemps, étaient déjà en partie pénétrées par l'esprit moscovite, en partie gâtées par la petite noblesse polonaise, et, en général, profondément démoralisées depuis des siècles par l'invasion, la révolte ou l'incertitude de leur sort. Il semblait aux autorités russes qu'il leur serait plus facile encore d'attirer dans la servitude morale et sous la loi du tsar le peuple de la Podlésie qu'elles avaient récemment affranchi des punitions corporelles et de nombreux jours de corvée. Ce fut une erreur colossale et le gouvernement se heurta à une opposition absolue, forcenée, à un roc.

Ce peuple, moins nourri de pain que de l'espérance du ciel, moins sensible aux

berceuses des mères qu'aux invocations de l'Église, était comme une armée endurcie aux rudes exigences du service. Il était reconnaissant à ses maîtres polonais de lui avoir donné l'égalité spirituelle, des écoles, des asiles, des religieuses féliciennes pour soigner ses malades et de lui procurer les conseils de prédicateurs et de confesseurs éclairés. La vie pieuse vraiment comprise réunit les différentes classes de la société devant Dieu et nous force à nous connaître, mieux que les nouveaux principes égalitaires. Elle crée une véritable fraternité entre la vieille mendiante de la porte de l'église et la vieille princesse qui va l'hiver à la messe, dès l'aube obscure, son livre et sa lanterne en main. Toutes les deux sont unies dans la même fatigue qu'elles s'imposent et dans le même banquet à la table sainte où la hiérarchie sociale disparaît. Comme sur le champ de bataille le soldat oublie dans le rang les punitions qu'on lui a infligées pour partager la gloire et la victoire de son chef, sur ce champ spirituel le paysan et son

seigneur sont frères dans la pénitence et l'espoir. Quand le peuple de la Podlésie sentit soudain son âme, son salut, ses trésors éternels menacés par la ruine des vérités acquises et par le trouble de sa conscience, il bouillonna d'indignation et, de tout son cœur, se tourna pour demander du secours vers ses anciens maîtres polonais, à la main rude, mais paternelle.

Tout paysan podlésien est un rêveur fait pour une sorte d'églogue solitaire et pleine de neige, d'une poésie inconnue. Il considère la paix de son âme comme un bien supérieur à tous ceux de ce monde, car elle place sa dignité d'homme dans une situation inaccessible aux événements et aux humiliations, et mesure la valeur de son être au degré de ses vertus et de ses mérites. Aussi ce peuple se révolta-t-il unanimement contre la terrible violence qu'on lui faisait, bouleversé à la simple proposition d'un changement de foi. Quand, après avoir essayé de le persuader, on passa à la contrainte, ce peuple perdit sa reconnaissance pour les

bienfaits matériels de la Russie, les considérant comme les arrhes de sa trahison et il résolut de mourir plutôt que de céder. Les natchelniks (1) et les officiers supérieurs qui n'étaient pas habitués à la désobéissance des « manants » furent stupéfaits au premier mot de protestation. Puis ils perdirent toute mesure en voyant qu'on niait résolument leurs droits sur les âmes et enfin ils devinrent complètement furieux quand ils comprirent que cette persévérance serait inébranlable. Elle était aussi inattendue que gênante pour eux qui s'étaient promis d'acquérir des récompenses et des profits, de l'avancement et de la gloire par la « conversion *volontaire* des Uniates » prématurément annoncée à Pétersbourg. Alors commença cette épopée sanglante et pleine de larmes du martyre de la Podlésie qui dura plus de vingt ans et pendant laquelle, dans presque tous les foyers, se jouèrent des drames déchirants qui détruisirent violemment les bases et les

(1) Natchelnik, chef de district, préfet.

liens de la vie de famille, qui broyèrent, sur les chemins de la Sibérie et dans les souterrains des prisons, des milliers d'êtres dont la tombe ne fut même pas bénite.

*
* *

C'était le 13 décembre 1872, dans l'après-midi. Il dégelait après quelques jours de neige. Le village de Hunna disparaissait littéralement sous une boue noire et foulée aux pieds. Des hommes sortaient des granges où ils avaient battu au fléau un misérable seigle et des étables où ils avaient donné aux vaches une maigre pâture ; d'autres ramenaient ce qu'ils avaient ramassé dans la forêt du châtelain sur de petits chariots trop chargés, traînés chacun par un pauvre cheval poussif. Quelques jeunes gens qui avaient travaillé au château, revenaient pour prendre leur repas. Peu sifflaient ou plaisantaient ; s'ils le faisaient, c'était bas, timidement, avec prudence. Les jeunes filles aussi couraient vers la maison, les yeux baissés, rapidement,

sans tourner la tête, sans avancer le nez hors de leur fichu serré sous le menton. Les femmes s'occupaient du repas de la famille.

De toutes les chaumières, la plus claire, la plus jolie, la mieux rangée était celle de Sylvuch Rus. Affranchi de la corvée depuis des années pour services rendus à ses anciens maîtres, il avait reçu, en propre, un terrain plus grand que celui que le gouvernement assigna plus tard à certains cultivateurs. Rus sait lire, écrire, compter. Il a appris tout cela et plus encore avec le jeune frère du châtelain qui est devenu prêtre et est mort à Rome. Il connaît donc parfaitement la différence entre l'Église catholique et l'Église dite orthodoxe. Il sait que la ressemblance de rituel entre le schisme grec et les catholiques grecs-unis ne fait pas l'unité dans les dogmes, mais seulement dans la forme extérieure. Il est sage et bon, il a beaucoup lu. Avec cela, il est dans l'aisance, il est l'ami de ses maîtres et, en même temps, celui de ses frères, leur conseiller, leur modèle, leur patriarche. Il est pour eux plus encore que

tout cela : un objet sacré, une relique d'autrefois. Il a donné à son fils son terrain et l'administration de son bien et maintenant, lui, le mystique vieillard au doux visage, il vit plongé dans la prière, conversant avec Dieu plus qu'avec les hommes, sortant rarement, alors seulement qu'on l'appelle en conseil pour des questions importantes touchant la commune ou dans les discussions particulières des cultivateurs.

Ce vieillard de quatre-vingts ans est blanc comme une colombe. Il s'est battu en 1831, aux côtés de son maître, il a voyagé, il se souvient de beaucoup de choses et maintenant, pour couronner sa vie, comme dernière épreuve, on lui fait connaître la tentation et la persécution de ses frères. Rus n'a pas l'air d'un vieux soldat. Son front élevé, ses boucles blanches et soyeuses rejetées en arrière, ses yeux bleus, profonds et voilés, qui semblent contempler intérieurement son âme, son visage émacié, sans rides et d'une pâleur de cire, sa haute taille courbée maintenant, son expression distraite comme s'il

écoutait quelque conversation surnaturelle, donnent à Rus l'aspect d'un ascète ou de l'humble prophète d'une race opprimée plutôt que celui d'un vivant parmi les vivants. Il semble qu'il ne sache et ne remarque rien, mais s'il se passe quelque chose, si on prononce une parole exigeant un blâme ou un éclaircissement, on voit que les sens de l'homme extérieur reprennent, à l'heure du besoin, la vie et le mouvement. Soudain, le vieillard silencieux s'éveille, ses claires prunelles lancent des éclairs, sa bouche tremblante, admirablement dessinée, fait entendre des paroles lapidaires, fermes et sages. Il n'oublie rien, on sent que rien n'a échappé à son attention, bien qu'il vive comme ne vivant pas, à l'exemple des premiers apôtres du Christ. Il châtie, il enseigne, il redresse et il arrive au but avec toute la force d'une âme concentrée sur une seule idée, la plus haute qui soit.

Depuis deux ans, les gens ont commencé à s'éloigner de leur église. Il s'y passe quelque chose de mal, les prêtres y donnent

d'étranges enseignements, y publient d'étranges ukases. Dans les petites localités cachées où il n'y a ni troupes, ni mairie, le peuple a réprouvé les pasteurs, les a chassés et garde les clefs de la maison de Dieu. De côtés et d'autres, les paysans ont seulement cessé d'aller à ces offices différents des leurs. Ce sont principalement les paysans qui venaient des villages dépourvus d'églises. Ainsi les fidèles de Hunna allaient autrefois à l'église lointaine de Pratoline ou à la chapelle latine du château. Maintenant, c'est impossible à Pratoline et, chaque dimanche, quand sonne au château la messe du chapelain, le garde chargé de la police du village apparaît à la porte du jardin et donne des coups de coude aux importuns, avec cet avertissement :

— Pourquoi viens-tu ici ? Va donc à ton église grecque. As-tu peur d'user tes souliers sur le chemin ?

Au commencement, « mademoiselle » accourait et disait qu'un tel venait chercher le courrier pour la poste, que les

autres n'avaient pas reçu hier leur paye de la semaine. Le garde, alors, enlevait sa casquette, hésitait, se grattait la tête et laissait passer. Mais, depuis six mois, il y a deux gardes et le second, qui est venu de Biala, ne s'occupe pas de « mademoiselle ». C'est à peine s'il touche sa casquette ; il a même dit une fois :

— Que ces dames ne se mêlent pas de ces affaires-là. On a déjà fermé plus d'une chapelle catholique, comme si on en avait assez de tout cela.

« Mademoiselle » a rougi beaucoup et n'est plus retournée à la porte. Depuis, les pauvres gens se réunissent les jours de fête chez Rus, ils écoutent ses lectures et ses explications, répètent ses prières et, le soir, les jeunes gens s'assemblent près de sa chaumière pour chanter en chœur. Le garde n'ose rien dire encore, seulement il inscrit quelque chose au crayon dans un petit carnet, regarde les gens en dessous et s'en va.

De tous côtés parviennent de sourdes

rumeurs de coups, de punitions, de prisons, de mauvais traitements, mais on n'en est pas encore là à Hunna. A Biala, on a fait venir deux habitants notables d'un village du district de Radzyn pour les interroger à propos de tous les Uniates podlésiens. L'archevêque schismatique et les popes se sont efforcés de venir à bout de ces gens par leurs raisonnements, mais l'un d'eux, André Kruszynski, s'est montré si fort en théologie (c'était un compagnon de guerre de Rus), il a appliqué si couramment les décisions des conciles et les délibérations de Florence sur la séparation des Églises qu'on l'a renvoyé sans retard pour qu'il n'entraînât pas l'autre. Cet autre, nommé Lisak, était un homme simple. On le conduisit à l'église grecque sous bonne garde et, de force, on l'oignit sur le front d'huile consacrée par les schismatiques. Lorsque le pope lui annonça ensuite que cette cérémonie avait fait de lui un orthodoxe, Lisak disparut. Quelques heures plus tard, il reparaissait pâle et sanglant devant l'archevèque, le visage

contracté par la douleur, avec une horrible blessure au front.

— Maintenant, dit-il avec fierté, je ne suis plus et je ne pourrai jamais être orthodoxe, puisque j'ai enlevé avec un rasoir la peau de mon front.

En effet, de ses sourcils à ses cheveux, un carré de sa peau était arraché sur une profondeur de quelques millimètres. On le guérit difficilement à l'hôpital, car il avait jeté au feu le morceau de peau souillé par l'huile et la chair étant à vif, il était menacé d'une décomposition du sang.

. . . . . .

Aujourd'hui, dans la chaumière de Rus, sont assis sur des bancs, autour de la table commune, le vieux Sylvuch, son fils Trochim âgé de cinquante ans, la femme de celui-ci et leurs enfants, Victor qui a quinze ans, Ivanek un peu plus jeune, et Fruzia, l'aînée de tous. La pauvre fille est fiancée, mais attend pour se marier la fin de ce désordre dans les Églises.

Ils viennent de prier et ils mangent

recueillis, rêveurs comme sont d'ordinaire les paysans, reconnaissants pour cette nourriture, fruit de leur travail, et en usant avec une sorte d'onction. Soudain, sur la grande route boueuse, on entend un bruit inaccoutumé, le claquement des fouets, le bruit des fers de forts chevaux qui enfoncent profondément dans la vase, l'aboiement des chiens effrayés, les cris d'une bande d'oies qui s'enfuient, les grognements des porcs, un grincement de roues, un cliquetis d'acier. Les jeunes garçons, dont les yeux brillent, n'osent cependant pas bouger. Trochim a regardé son père, s'est levé, approché de la petite fenêtre, puis a couru à la porte, l'a ouverte et s'est penché au dehors pour regarder.

— Une voiture attelée de chevaux noirs.., deux gendarmes à cheval en avant ! Ils s'arrêtent... ils demandent quelque chose à Serge... ils repartent,.. que de fanfreluches dans l'attelage !.. Grand Dieu ! monsieur le natchelnik ! (1). Il se penche à la portière...

(1) Le baron K. — Il réunissait en sa seule personne les fonctions de chef du district de Biala et plus tard de Radzyn,

il dit quelque chose au cocher... les voici tout près... Jésus, Marie ! Ils s'arrêtent devant chez nous !

Avant qu'il eût fini de parler, toute la famille effrayée se tenait près de lui, les yeux grands ouverts. Le vieillard seul était resté au fond de la chaumière. Il s'était approché d'une image de la Sainte Vierge peinte sur une plaque de fer-blanc, près de laquelle était un petit verre rempli d'eau bénite. Il y trempa ses doigts, se signa, murmura quelque chose et leva vers le ciel ses yeux et ses mains. Sous sa chemise entr'ouverte, sur sa maigre poitrine, brillait une petite croix de cuivre à côté d'un scapulaire de Notre-Dame du mont Carmel. Un

le rang de colonel en activité et le titre de « magistrat des commissions particulières ». Il avait, par conséquent, en main la force exécutive, l'armée, possédait de vastes droits administratifs réguliers et des privilèges exceptionnels, presque sans bornes, aussi étendus qu'étaient imprévus les changements survenant dans la situation locale des partis. Il avait le droit d'étouffer les révoltes, de créer des lois, de chercher à surprendre à l'improviste, de châtier, de convertir et de récompenser. Il se vantait parfois de posséder, avec une main de fer, un cœur de pierre, une astuce de renard et des manières séduisantes.

long rosaire, aux grains bruns usés, s'enroulait à son cou. Rus priait encore quand le natchelnik entra dans la salle, courbant avec un dégoût affecté sa taille raide pour passer sous la porte basse. Sa bouche cependant esquissa un sourire que démentait le regard de mauvais augure de ses yeux gris. Ordinairement, il parlait aux paysans à la manière russe : brièvement, avec rudesse, d'une voix éclatante et de très haut, comme on parle à un chien quand on veut être obéi. Aujourd'hui, au contraire, il y avait en lui quelque chose de particulier, une sorte d'embarras et presque de gracieuseté quand il s'approcha du vieillard profondément incliné devant lui.

— J'ai une affaire à traiter avec vous, mon petit père, dit-il avec amabilité, mais je veux vous parler seul à seul.

Ici, le naturel et l'habitude l'emportèrent sur la volonté dominée. Le natchelnik se tourna vers la famille restée bouche béante et la chassa d'un geste de la main, avec un brutal : « Hors d'ici » qui envoya les mal-

heureux au dehors comme une troupe de moineaux effarouchés. Ils fermèrent la porte derrière eux et regardèrent de loin la voiture et les chevaux. Une des femmes seulement se glissa jusqu'aux gendarmes pour essayer de savoir ce que voulait le natchelnik. L'un d'eux la repoussa silencieusement avec son cheval et elle recula en gémissant.

Pendant ce temps, dans la maison, le vieux offrait au natchelnik son unique chaise, celle qui était destinée aux visites des châtelains et venait du manoir. Mais le colonel ne prit pas la chaise, il s'approcha de Sylvuch, lui mit la main sur l'épaule et parla ainsi :

— Écoutez-moi, mon père, je sais que vous êtes un homme sage, instruit et religieux, que vous avez de la conscience et de l'intelligence. Vous n'êtes pas comme ces animaux qui crient : « Nous sommes catholiques, nous ne voulons pas être Russes ! » et qui ne comprennent même pas ce qu'ils disent. Aussi jamais, jamais je ne vous forcerai à changer de religion, je vous

donne ma parole que jusqu'à votre mort, vous conserverez vos croyances... Mais faites un peu attention à ce qui se passe. Sa Majesté veut que toute votre race lui appartienne corps et âme, comme nous lui appartenons tous. Sa Majesté le Tsar est le maître de la moitié du monde et toutes les autres nations sont comme des puces à côté de ses États. Il a voulu avoir la Pologne et il l'a ; et il aura tout ce qu'il voudra, car il est fort, il est le maître, et Dieu est avec lui — et vous, vous êtes des imbéciles qui périssez sans qu'on sache pourquoi. Aucun de vous ne sait à quoi il tient dans sa foi et ce qu'il ne veut pas dans la nôtre ; et pour cela vous perdez ce que vous possédez : vos biens, vos enfants et vous-mêmes. Vous devriez comprendre, pourtant, que c'est désagréable pour le Tsar que ses sujets obéissent à un pape qui est là-bas, à Rome, et qui ne les connaît même pas, tandis que lui, le Tsar, est votre père et votre pape ! Écoutez... On fait des bêtises à Pratoline. Vous savez, ce prêtre que nous avons mis aux arrêts pour

son opposition... il s'est enfui en Autriche, il vous abandonne, pauvres brebis, c'est plutôt un loup qu'un berger ! Alors, je vous ai amené un prêtre comme vous n'en avez encore jamais vu, un vrai saint, je vous le dis, grand, beau, avec une longue barbe, de longs cheveux, une vraie peinture. Et ces niais ont pris la clef de l'église et ne veulent pas la lui donner ! J'ai envoyé chercher un serrurier. Alors ils ont entouré l'église et ils ne veulent laisser entrer ni l'ouvrier, ni le prêtre, ni moi !

A ce souvenir terrible et tout récent, le sang bouillonnait dans les veines du colonel qui, d'abord rouge, puis livide, se mit à rugir dans une fureur sauvage :

— Entends-tu ? ces marauds, ces fous, ces chiens sont là, depuis ce matin, et ils ne me laissent pas entrer, moi ! Ils disent que le Saint Sacrement est là et que, seul, un prêtre catholique doit l'emporter. As-tu jamais entendu chose pareille ? Coquins ! veulent-ils que je les tue jusqu'au dernier comme des chiens ? Brigands ! misérables ! Je leur

nontrerai ce que c'est que de me résister. Et qui me résiste ? Des manants, des charognes ! Pour qui me prennent-ils ?

Il écumait et étouffait. Toute la distinction de l'homme du monde avait disparu de son visage contracté et ses yeux brillaient comme ceux d'un chat ; soudain, il se ressaisit et ajouta d'une voix plus calme :

— J'ai envoyé chercher des troupes, mais j'ai pitié de ces gens. J'aimerais mieux les convertir que les fusiller. Le colonel Korynskij m'a dit que tu avais de l'influence sur eux, qu'ils écouteraient ce que tu leur dirais. Aussi, je suis venu à toi pour que tu m'aides. Que diable, dis-leur donc que notre maître est plus fort qu'eux, qu'il sera content d'eux, les comblera de faveurs, qu'il leur donnera plus de terres qu'il ne leur en a déjà donné pourvu qu'ils lui soient fidèles, dis-leur qu'ils auront la protection du gouvernement, l'éducation gratuite de leurs enfants, qu'on leur donnera la préférence partout pour la mairie, l'église, qu'ils deviendront des hommes, enfin. Et pour ce qu'ils

savent de la religion, eux, il n'y a pas de quoi se faire une guerre de mots, car si leurs pères étaient Uniates, leurs grands-pères étaient orthodoxes ; et si vous avez des jeûnes, des prières et des images miraculeuses, nous en avons encore plus que vous. Et puis, l'obéissance passe avant la piété. Ainsi, ceux qui obéiront à notre souverain, seront aussi agréables à Dieu et ceux qui ne l'écouteront pas périront ! Aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, ils périront misérablement et nous élèverons leurs enfants comme il nous plaira, sans eux. Tu entends ? Le leur diras-tu ? Veux-tu avoir devant Dieu le mérite de sauver la vie de tes frères et leurs âmes et de nous empêcher de répandre le sang?... Et d'ailleurs, ajouta-t-il plus bas, peu nous importe ce qu'ils croiront au fond de leur cœur. As-tu compris ? Dis-leur tout cela. Qu'ils nous obéissent seulement et aillent à l'église comme Dieu l'a commandé, cela nous suffit. Et, pour toi, qui es sage et déjà vieux, c'est autre chose. Nous te laisserons tranquille, comme si tu étais noble. Va ou ne va

pas à l'église latine, pourvu que tu persuades ces imbéciles, ce sera bien. Qu'en dis-tu ?

Le vieillard était plus pâle que de coutume, il tremblait comme dans la fièvre et des gouttes de sueur perlaient sur son front. Mais son long visage aux traits rigides était immobile et ne trahissait aucune impression. Il resta longtemps silencieux, tournant ses yeux voilés et suppliants vers l'image de la sainte Vierge.

Le natchelnik piétinait tout en rongeant ses ongles...

— Et vous les fusillerez, Monsieur, murmura enfin le paysan, d'une voix plaintive et étouffée.

Le baron affirma :

— Pourquoi pas ? J'ai déjà été trop bon de me fatiguer à venir jusqu'ici pour épargner ces fils de chiens !

Rus réfléchissait encore et encore. Il avait pris d'abord sa tête dans ses mains, puis il se mit à marcher d'un pas chancelant, se tordant les bras, comme sous l'influence d'une douleur physique ; et son regard plein

de larmes allait sans cesse du tyran furieux à la Vierge immaculée.

Au moment où le natchelnik, les narines gonflées, tremblant de colère contenue, allait lancer une horrible malédiction et sortir brusquement de la salle, alors que la belle-fille de Rus et ses enfants se rapprochaient anxieusement de la fenêtre, le vieillard se redressa soudain comme si sa tête blanche allait toucher le plafond et dit :

— J'irai leur parler, Monsieur.

Le colonel fut alors saisi d'une étrange tendresse ; peu s'en fallut qu'il ne se jetât au cou de Sylvuch en se sentant délivré de l'alternative quelque peu pénible de céder ou de tuer. Mais le vieillard recula et s'inclina froidement. Puis il passa silencieusement dans l'alcôve d'où il revint avec sa casaque des fêtes et ses bottes neuves, tenant à la main son bonnet de peau de mouton. Tous deux passèrent au milieu de la famille, muette de stupeur, à laquelle s'étaient joints quelques voisins effrayés. Le vieillard voulut monter sur le siège, mais le baron le saisit

par le bras et l'attira dans la voiture en disant avec rudesse :

— Pour qu'ils respectent mieux tes paroles.

Trochim qui les avait suivis s'écria :

— Excellence ! Ah ! grand Dieu !... que voulez-vous faire de notre père ?

Sa femme se lamentait, s'accrochant à la poignée de la portière, mais les gendarmes marchèrent brutalement sur eux, les repoussant avec leurs chevaux loin de la voiture. La portière claqua, les chevaux noirs s'ébranlèrent avec un cliquetis d'acier et un claquement de fouet. Les gendarmes qui suivaient et précédaient la voiture éperonnèrent leurs montures. Un murmure plaintif, puis des sanglots se firent entendre devant la chaumière.

— O Jésus, Jésus, que va-t-il nous arriver ? gémissait Trochim sans forces et prenant sa tête à deux mains. Le petit Victor, qui n'était vêtu que d'une chemise et d'un grossier pantalon de toile, ne demanda pas ce qui allait arriver, mais il se mit à courir

pieds nus, malgré ce froid de décembre, suivant comme un chien ceux qui partaient. Il tombait, se relevait, rampait sur la terre, se remettait à courir en essuyant avec sa manche le sang qui coulait de son nez. Enfin, au moment où il allait perdre de vue la voiture maudite, il s'aperçut que le cocher prenait le chemin de Pratoline. Il se mit alors à pousser des cris sauvages, changea de direction, coupa à travers les prairies pour raccourcir sa route et poursuivit si longtemps son grand-père qu'il atteignit Pratoline, à demi-mort de fatigue, peu après les trotteurs de monsieur le natchelnik.

*
* *

L'église est sur une petite éminence. Devant, des gens aux longs cheveux fauves, aux yeux clairs pleins d'effroi, habillés de grossiers vêtements bruns, mornes et sans armes se serrent étroitement les uns contre les autres. Ils se tiennent devant la porte fermée de la petite église. Quelques-uns

s'agenouillent et prient, d'autres examinent d'un air soupçonneux si un second groupe, moins nombreux mais encore plus serré, qui est à la porte de la sacristie, ne s'est pas laissé cerner.

La foule se compose presque uniquement d'hommes de tout âge, sans excepter les adolescents et les vieillards. Çà et là, cependant, une femme s'appuie sur son « homme » pendant que de tout petits enfants s'accrochent en pleurant à sa jupe.

Déjà le soleil s'inclinait vers son coucher hâtif de décembre, les herbes et la boue se durcissaient sous la gelée qui arrivait avec la nuit. Une lueur rouge venant de l'horizon calme éclairait obliquement les pâles visages et allumait des étincelles sur les boutons jaunes des uniformes vert sombre. En face de la foule des paysans qui luttaient sans armes, la troupe hérissait ses baïonnettes. Les officiers qui s'ennuyaient fort rôdaient tout autour, causaient à voix basse entre eux, fumaient, à la dérobée, des cigarettes et frappaient la terre de leurs pieds glacés pour

les réchauffer, tout en regardant impatiemment, dans le lointain, si quelque chose n'arrivait pas.

Quelques cosaques et des gendarmes à cheval complétaient le tableau. Au seuil du presbytère abandonné, au pied de la petite colline, un pope se tenait, énervé. Il avait un visage ridé, de longs cheveux, une longue barbe et une longue robe à vastes manches. Il causait en russe avec le serrurier, catholique latin, à la physionomie et à l'âme basses, qui arrivait directement de prison et tenait à la main un torchon plein de crochets et de différents instruments pointus.

— Les voici ! les voici ! cria un des cosaques à cheval.

A ce moment, les officiers jetèrent leurs cigarettes, se redressèrent et se tinrent chacun à son poste, le sabre à la main. Les étalons d'Orzel (1) gravirent la colline d'un trot relevé et, après avoir décrit une courbe

(1) Ville de Russie qui produit des chevaux célèbres.

élégante, s'arrêtent net entre les paysans et la troupe. L'ordonnance n'avait pas encore eu le temps de s'élancer à la portière que le colonel en sautait rayonnant. Montrant d'un large geste la voiture d'où le vieillard sortait lentement, il cria aux gens rassemblés :

— Voyez, mes enfants, comme je suis bon. Au lieu de vous punir de mort comme il conviendrait pour votre rébellion, je suis allé chercher votre « père ». Vous avez dit que vous feriez ce qu'il vous dirait. Eh bien, le voilà. Faites ce qu'il vous ordonnera. Je ne désire que ce qu'il veut, parce qu'il est sage et comprend mieux que vous ce que veulent de vous Dieu et Sa Majesté.

La voiture était partie.

Un profond silence régnait, effrayant, solennel comme le calme qui précède l'orage, comme le temps qui s'écoule entre la proclamation de l'arrêt et son exécution.

Rus, pâle sous ses cheveux blancs, était illuminé des dernières lueurs triomphantes du soleil couchant. Ses mains étaient jointes, ses yeux levés vers le ciel profond qui

d'abord d'un bleu limpide devint vert, jaune, lilas, pourpre. On sentait que l'âme de Rus s'élançait de sa poitrine vers ces profondeurs lumineuses. Devant lui, la croix du clocher de l'église se dessinait nettement sur l'azur infini, comme le symbole du devoir, sur l'infini des promesses célestes.

Le peuple, un instant troublé par les paroles du natchelnik, n'eut qu'à regarder le séraphique vieillard en prière pour recouvrer une certitude inébranlable.

Chacun des paysans restait silencieux de peur de perdre quelque chose de l'enseignement du père, s'il parlait d'une voix trop faible. Les soldats retenaient aussi leur souffle, ne sachant eux-mêmes pourquoi peut-être dans la pensée que, d'un moment à l'autre, un ordre leur serait donné. Et le baron se taisait, anxieux soudain de l'étrange attitude de Rus qui, en cette seconde, devenait claire même pour son âme de tigre. Cependant, ne doutant pas de sa propre intelligence et de sa haute influence, il secoua son pressentiment et haussa le

épaules, se disant peut-être que Sylvuch, qui accomplissait en ce moment une œuvre de salut, faisait bien de prier pour que le peuple profitât de son exhortation et se soumît au tsar.

La voix claire du vieillard s'éleva, forte et solennelle, quand il parla enfin après s'être pieusement signé :

— Mes frères, mes enfants, mes amis, je suis venu à la demande de Son Excellence M. le Natchelnik pour vous répéter les paroles qu'il a daigné me dire et qui sont la vérité.

Ici, le colonel se frotta les mains de contentement et jeta aux officiers un regard ironique et vainqueur.

Le peuple écoutait, un peu tendu. Une sorte d'étonnement, comme un souci passager, obscurcissait les fronts.

— M. le Natchelnik, reprit le vieillard, dit, et c'est la vérité, que Sa Majesté le Tsar est plus puissant que tous les hommes, plus puissant que nos seigneurs, que nos prêtres, que les anciens rois de Pologne, que vous et vos enfants. Il est puissant et il

est disposé à vous donner tous les agréments et tous les biens de la terre si vous lui livrez vos âmes en servitude et si vous renoncez à la foi de vos pères. M. le Natchelnik dit aussi, et c'est la vérité, que si vous ne faites pas cela, vous irez à la mort et en Sibérie ; que votre patrimoine tombera en ruine ; que vos enfants seront élevés par vengeance chez des orthodoxes. Il dit que beaucoup de catholiques ne savent même pas que vous existez et ne veulent ou ne peuvent pas le savoir, et qu'ainsi vous attendriez, en vain, du secours des hommes, et c'est vrai ; il dit enfin que votre postérité n'héritera même pas de la foi pour laquelle vous périrez.

Les yeux des paysans brillaient d'un désespoir farouche. Ils se regardaient avec stupeur, se tordant les mains dans une douleur muette, ne voulant pas croire que leur père les trahissait.

Le baron était secoué par le rire intérieur d'une joie diabolique. Rus continua tranquillement :

— Je vous ai répété ce que m'a dit M. le Natchelnik et ce qui est la vérité. Et maintenant, je vous dirai de moi-même ce qui est la vérité et une vérité plus haute que toutes les autres. J'ai déjà un pied dans la tombe, je suis au bord de l'éternité où il me faudra rendre compte de ma conscience au Créateur de toutes choses, et je vous dis que la vie est courte et l'éternité sans fin, que le Tsar est plus puissant que les hommes, mais que Dieu est plus puissant que le Tsar; je vous dis que le Christ est mort pour nous sur la croix, qu'ainsi nous pouvons aussi mourir pour lui; je vous dis que quiconque ayant connu la véritable foi qui vient de Dieu, se vendrait par crainte des hommes à leur loi en laquelle il ne croit pas...

Ici le colonel, qu'un moment la colère avait pétrifié, rugit :

— Silence! Et il bondit sur le vieillard, le frappant, le griffant, s'efforçant d'étouffer ses paroles. Mais Sylvuch, rempli d'une force étrange, retint un instant les mains du natchelnik et élevant la voix, il termina :

— ...celui-là serait un traître et un renégat, la honte de sa race, le meurtrier de son âme et de celle de ses enfants. Et les enfants de ceux qui seront fidèles persévéreront malgré les tentations, car la grâce de Dieu leur servira de père et de mère, comme elle en servait aux premiers chrétiens.

Le natchelnik, écumant, s'arracha aux mains du vieillard qui s'évanouissait. Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, il tira de sa poche un revolver, l'appuya sur le front de Rus et... fit feu.

Sylvuch resta un moment comme en extase, les bras en croix. Sur son visage blanc comme un linge et baigné de la lumière agonisante du couchant, des gouttes de sang coulaient. Soudain, sans un gémissement, il se laissa glisser à terre et le peuple à genoux, au milieu des sanglots des femmes et des enfants, s'écria :

— Nous ne céderons pas ! nous ne céderons pas !... Nous mourrons avec lui... Nous mourrons ! Dieu est avec nous, Dieu qui est caché ici dans le Très Saint Sacrement.

Jamais, jamais nous ne livrerons l'église. Nous ne renierons pas notre foi !.,.

— Hors d'ici... Allez-vous-en... criait en bouillonnant le natchelnik ; allez au diable, car je vais donner l'ordre de tirer ! Dehors, chiens, éloignez-vous de l'église.

En cet instant, la cloche de la chapelle du château commença à sonner *l'Angelus* dans le parc silencieux et le peuple à genoux, d'une voix brisée, semblable aux gémissements des flots, se mit à chanter du fond de son âme de martyr (1) :

« *O vierge, mère de Dieu,*

« *O Marie glorifiée par Dieu,*

« *O mère élue par ton fils,*

« *O Marie, obtiens pour nous le pardon de nos péchés,*

« *Fais descendre sur nous la miséricorde de ton Fils,*

« *Obtiens-nous une vie pure.* »

Le natchelnik bondissait de tous côtés :

— Une seconde fois, je vous somme de

(1) C'est l'hymne *Boga Rodzica*, attribué à saint Adalbert (958-997), que les Polonais ont chanté pendant des siècles en allant au combat. N. D. T.

vous disperser, hurlait-il, ou que votre sang retombe sur vous et vos enfants ! Et, se tournant vers la troupe, il ajouta :

— Aux armes !

Mais le peuple n'écoutait ni ne voyait et continuait à chanter :

« *Écoute nos voix, remplis la pensée de l'homme.*
« *Entends notre prière, nous te demandons une existence pieuse sur la terre,*
« *Et ensuite le séjour du Paradis.*
« *Kyrie eleison !* »

Les soldats, sur l'ordre des officiers, s'étaient alignés, et le premier rang, un genou en terre, visait les confesseurs de la foi. Un second rang de fusils béants s'élevait morne au-dessus du premier.

— Au nom de Sa Majesté notre maître, je vous somme, pour la troisième et dernière fois, de vous disperser.

Et se tournant vers les soldats :

— En joue, cria-t-il.

Le peuple chantait :

« *Le Fils de Dieu est né pour nous.*
« *O homme pieux, crois bien*

« *Que c'est par la souffrance que Dieu*
« *A arraché son peuple au démon.* »

— Feu ! hurla le baron.

Un feu de file gronda, prolongé, puis cessa. Une quinzaine de personnes étaient tombées. Le baron regardait avidement si le reste ne céderait pas.

Plus rares et plus faibles, au milieu des gémissements des blessés et des agonisants, des voix chantaient encore :

« *Il a accepté la mort, il s'est souvenu du premier homme.*
« *Il a souffert pour les fidèles des douleurs sans fin.*
« *Jusqu'au jour où, comme Dieu, il s'est lui-même ressuscité.* »

— Feu, répéta sauvagement le baron.

Et, pour la seconde fois, la mort sortit des bouches de deux cents carabines.

Deux voix seulement, celle d'un homme et celle d'une femme, s'élevèrent au-dessus des râles d'agonie et du murmure de douleur :

« *Pour toi, ô homme, Dieu a laissé percer*

« *Son côté, ses mains et ses pieds,*
« *Son sang précieux a coulé de son côté pour ton salut.* »

— A la baïonnette, ordonna le colonel.

Les soldats s'élancèrent et dispersèrent ceux qui n'avaient pas été atteints.

Comme des épis moissonnés, des rangs de victimes étaient tombées, formant de leurs corps transpercés des gerbes tragiques.

A côté des brebis qui s'étaient livrées sans résistance à l'abattoir, d'autres, pris de la folie du désespoir, se défendirent jusqu'à la fin, sans la moindre espérance de salut.

Ils saisissaient de leurs mains nues la pointe des baïonnettes, s'enroulaient comme des serpents autour de leurs agresseurs, leur arrachant leur arme des mains. Ils étouffaient l'ennemi jusqu'au moment où, percés de coups, ils tombaient avec lui, trébuchant sur le corps de leurs amis morts.

D'autres, saisis d'une sorte d'égarement, se mirent à fuir, blessés ou non. Poursuivis d'abord par les coups de fusils, prenant ensuite le bouillonnement du sang dans leurs

artères pour le bruit d'une poursuite, ils coururent éperdus les uns vers leurs chaumières (où dans une terreur convulsive, ils se cachèrent dans l'alcôve ou sous un banc, après avoir verrouillé la porte), les autres vers la forêt ou les champs, quelques-uns, droit devant eux, jusqu'au moment où leurs forces les abandonnèrent, à moins que des paysans d'autres villages ne les arrêtassent quelques milles plus loin.

Quelques-uns de ceux qui étaient blessés mortellement allèrent tomber au bord d'un chemin ou au milieu de la grand'route. On trouva l'un d'eux au pied d'une croix éloignée.

En même temps, tout ce qui restait de vivant dans le village courait vers le lieu du combat. Ceux qui étaient demeurés à la maison, des malades, des infirmes, des femmes, des vieillards et des enfants sortirent. Les plus courageux allèrent jusqu'à leur but sanglant, les autres se cachèrent derrière les haies, les portes, l'angle des bâtisses ou au fond de quelque fossé pour épier, avec des

yeux de loup et l'oreille tendue, les horribles phases de l'hécatombe.

Des mères et des fiancées accoururent à temps pour tomber près des leurs et partager leur sort. Après le massacre, arrivèrent d'enclos éloignés des femmes héroïques qui provoquèrent en vain la mort en maudissant à haute voix les exécuteurs et en présentant à leurs coups les enfants qu'elles portaient encore dans leur sein.

Devant l'église percée d'une grêle de balles, soixante cadavres gisaient en monceau. Les uns le visage tourné vers le ciel, leurs yeux vitreux grands ouverts, d'autres le front contre terre. Des bras inanimés serraient des corps sans âme. Le père avec son fils, le frère avec son frère, l'ami avec son ami baignaient dans leur sang, la main dans la main.

Des bouches sifflaient contractées par la douleur. Les vivants se jetaient au milieu des cadavres dans une inexprimable torture, des gémissements s'échappaient de poitrines déchirées. On voyait se pencher sur les morts

les têtes couvertes de fichus blancs des femmes et se tendre vers eux les petites mains des enfants.

— Le serrurier ! le prêtre ! criait le colonel enfiévré par son œuvre et sa responsabilité.

Le serrurier parut, ainsi qu'un cosaque avec une lanterne et le pope sur le visage duquel l'opiniâtreté luttait avec l'effroi. Quelques coups de marteau sur un ciseau de fer et la serrure rouillée était arrachée bruyamment de la porte séculaire. Le pope et le colonel passèrent sur les cadavres encore tièdes. Les soldats suivirent, leur tchapka à la main, laissant sur les dalles de la maison de Dieu l'empreinte de leurs pieds sanglants.

L'obscurité était complètement venue. Les ténèbres cachaient l'œuvre monstrueuse des hommes et les étoiles calmes paraissaient comme des larmes dans le pur saphir du ciel, au-dessus de l'église profanée. Sur le cadavre raidi de Rus tiré en avant des autres corps, était couché un jeune garçon vivant, pieds nus, vêtu de toile. Il se serrait avec

passion contre le mort et baisait son visage glacé. Ses cheveux blonds se mêlaient aux cheveux blancs du vieillard.

— O grand-père, mon grand-père chéri, si doux, mon bon, mon saint grand-père, gémissait le pauvre petit, je te promets, je te jure ici, devant Dieu, devant la Sainte Vierge qui est dans l'église, devant les étoiles d'or qui nous éclairent et en souvenir de notre sang innocent répandu ici, que jamais, jamais je ne serai renégat, jamais, jamais je ne trahirai la foi... Non!

En ce moment, le baron accompagné du pope sortit de l'église, laissant à l'intérieur une garde nombreuse et à l'extérieur une forte patrouille. Les cosaques se mirent à enlever les vêtements de drap, les bottes et les anneaux de mariage en argent des morts. Le serrurier se dirigea vers la forge, la serrure de l'église à la main, pendant que les femmes, avec des lamentations et des cris effrayants, continuaient à chercher leurs proches dans le monceau de tués et de blessés. Elles frappaient et griffaient les sol-

dats qui, n'ayant encore pris ni leur nourriture ni leur eau-de-vie, ne semblaient pas très fiers et avaient plutôt honte de leur œuvre. Quelques-unes, avec l'aide des jeunes garçons, emportaient dans des bâches des cadavres ou des mourants. D'un village voisin où l'on ne savait encore rien, attribuant à des manœuvres le feu de file souvent entendu en Podlésie, un chalumeau envoyait ses notes mélancoliques dans l'air pur de la nuit.

Le natchelnik heurta le corps de Sylvuch et Victor couché dessus. L'enfant bondit plein de rage, sauta comme un chat à la gorge du colonel et, sifflant de colère et de douleur, lui cracha dans les yeux.

— Maudit, maudit, maudit !

Et de son petit poing, il lui frappait le visage de toutes ses forces. Puis il se laissa glisser par terre et disparut dans l'ombre. Le baron tira, mais la nuit cachait et son infamie et la fuite de l'enfant. Ainsi qu'il avait couru à perte d'haleine jusqu'à Pratoline, le pauvre Victor souillé de sang, revint en courant à

Hunna. Frissonnant, avec des fantômes devant les yeux, il retournait seul vers le village, la famille, la maison privés de leur père. Le lendemain matin, sa mère le trouva évanoui sur le seuil.

Un jeune homme sortit du parc du château de Pratoline, à environ deux cents pas du champ de carnage. Il s'arrêta sous un tilleul près de l'église et contempla longtemps le lieu du massacre. « Mon Dieu, gémissait-il, que votre monde est terrible ! »

Dans le presbytère conquis, le colonel s'était étendu tout habillé sur un lit. Il ne pouvait dormir et fabriquait dans sa pensée un rapport mensonger. Les officiers causaient dans la salle à demi-voix, près du pope, tout en buvant de l'eau-de-vie. Les lanternes s'éteignaient dans l'église ; les cosaques s'endormaient près de la muraille, à la porte ou dehors, non loin des cadavres. Les plus avisés étaient parvenus à trouver le cabaret ; la troupe régulière campa dans une prairie.

Dans le village, un chien s'était mis à hurler sans relâche. Battú, il allait plus loin

et, le museau levé, il semblait appeler à l'aide, non plus les hommes, mais leur Créateur... La femme, qui avait chanté la dernière sous le feu, près de son mari mort, le cantique à la sainte Vierge, avait été soudain frappée de folie. Elle ne cessait plus de chanter, ne changeait pas de place, mais se balançant doucement sur le corps raidi, elle accompagnait de son chant le chien qui hurlait dans le village et le chalumeau lointain :

« *O homme, crois bien que Jésus-Christ,*
« *A été blessé pour nous,*
« *A répandu pour nous, chrétiens, son sang précieux.*
« *O Vierge Marie, prie ton fils,*
« *Le Roi du Ciel, de nous préserver du mal. Amen.* »

Et les croix de la Podlésie se dressaient sur les boues et les marais glacés, dans les sentiers et les carrefours...

. . . . . .

Vint-cinq ans ont passé et cela dure toujours.

La femme était jeune et belle, aujourd'hui,

elle est vieille et éveille partout l'effroi. Semblable à un esprit qui ferait pénitence et implorerait le ciel pour les malheureux Uniates, par le froid et par le chaud, elle parcourt les routes de la Podlésie, les villages, les villes, les chaumières et les châteaux, en haillons, mendiant son pain. Ses yeux vitreux ne voient en elle et devant elle qu'une image... le massacre de Pratoline.

Elle chante impunément devant les autorités russes, elle chante d'une manière déchirante devant ses frères désarmés, elle chante, ah ! peut-être son chant n'est-il pas vain, bien que nous n'en voyions pas l'effet, elle chante devant son Dieu emprisonné dans l'église livrée au schisme :

« *O Vierge, mère de Dieu,*
« *O Marie, glorifiée par Dieu,*
« *Prie ton fils, le Roi du ciel,*
« *De nous préserver du mal! Amen.* »

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... I

Sur l'amour de la Patrie..... 1

I. — Il faut respecter et maintenir dans notre pays ce qui est bon..... 15

II. — Il faut expier et réformer ce qui est mauvais dans notre pays..... 41

III. — Il faut acquérir pour le pays et y introduire ce qui est désirable..... 93

UN ÉPISODE DE LA PERSÉCUTION DES UNIATES EN POLOGNE..... 135

IMP. NEMOURIENNE, HENRI BOULOY, NEMOURS (3-1914).

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, Rue Cassette, PARIS (6e)

Vient de paraître :

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE

Par la **Comtesse ZAMOYSKA**

UN ÉPISODE DE LA PERSÉCUTION DES UNIATES EN POLOGNE

Par **OTTONOWA**

Traduit du polonais par **H. C.**, avec autorisation des auteurs.

INTRODUCTION par **Morel de TEINCEY**

In-12 ..... 2 fr.

SUR LE TRAVAIL

Par la **Comtesse ZAMOYSKA**

Traduit du polonais par **H. C.**

INTRODUCTION par **Mgr BAUDRILLART**

RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien

PRIX RODIÈRE *(médaille d'or)*

In-12 *(Troisième édition)*..... **2 50**

Du Travail en général
Du Travail manuel — Du Travail intellectuel
Du Travail spirituel

A une élégante traduction, Mgr Baudrillart a ajouté une noble et élégante préface ; et le tout forme un manel très utile en ce temps d' « action sociale » à quiconque non seulement sait qu'il faut agir, mais veut encore savoir comment il faut agir pour ne pas faire de mal et faire un peu plus de bien.

(Revue des Deux-Mondes.)

ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION

MÊME AUTEUR (Même Traducteur).

Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien

Fort volume in-12 *(Troisième édition)*..... **3 50**

« C'est la sainteté du maître qui dès leurs plus tendres années doit garantir de tout péril l'âme des jeunes enfants confiés à ses soins, *ut teneriores annos ab injuria sanctitas docentis custodiat.* »

Les parents chrétiens, bien plus encore que les maîtres sur lesquels ils se déchargent parfois des sollicitudes et du labeur de l'œuvre éducatrice, sont encore plus obligés de se pénétrer à fond de cette sainteté des pensées, des doctrines, des exemples, dont un païen faisait la condition essentielle du ministère pédagogique de l'instituteur.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, Rue Cassette, PARIS (6e)

PROMÉTHÉE ET SISYPHE

Pages choisies de MARIA KONOPNICKA

Traduit du polonais par H. C.

TRADUCTION SEULE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

In-12..... 1 fr. | *Franco*..... 1 15

Ce petit livre fait connaître à la France une femme qui « pendant quatorze ans prit part au mouvement intellectuel « de Varsovie » et dont « la mort (1910) fut pour la Pologne « un deuil national ». « Elle parle et chante également pour « les êtres et pour les choses, dit son compatriote Sien- « kiewicz ; pour les êtres qui ne savent pas rendre compte « de leur propre existence et pour les choses qui sont muettes... « Elle vole au-dessus de nous comme un cygne aux ailes im- « menses et, dans le cri de ce grand oiseau, on entend le cri « de la terre et du peuple. » Seuls les pays du nord ont des cris aussi angoissés, mais la « doulce France » ne contredira pas Prométhée, le héros du « poème en prose » de Maria Konopnicka, lorsqu'il dit à Sisyphe « Le plus grand consola- « teur est celui qui écoute en silence quand celui qui souffre « lui raconte sa douleur. Les dieux ont ce silence. Leur « silence est non l'indifférence, mais l'apaisement. Tout ce « qui se tait console : la mort et Dieu consolent. La mort si « elle parlait serait la vie. Un dieu qui parlerait serait un « homme. Tous deux sont plus grands par là même qu'ils « n'ont pas de voix. »

La traduction garde quelque chose du charme propre aux langues slaves, infiniment nuancées ; de plus, à l'expression toujours exacte, à la phrase toujours correcte, il est facile de voir que le traducteur appartient au bon temps où les *humanités* étaient en honneur chez nous. V. F.

BINDING SECT. DEC 1 1 1985

DK
4381
Z35
1914

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 08 25 16 005 7